

H. GENEVOIS



Le sage BOU-AMRANE,
LOQMAN Kabyle

Ouvrage numérisé par
l'équipe de

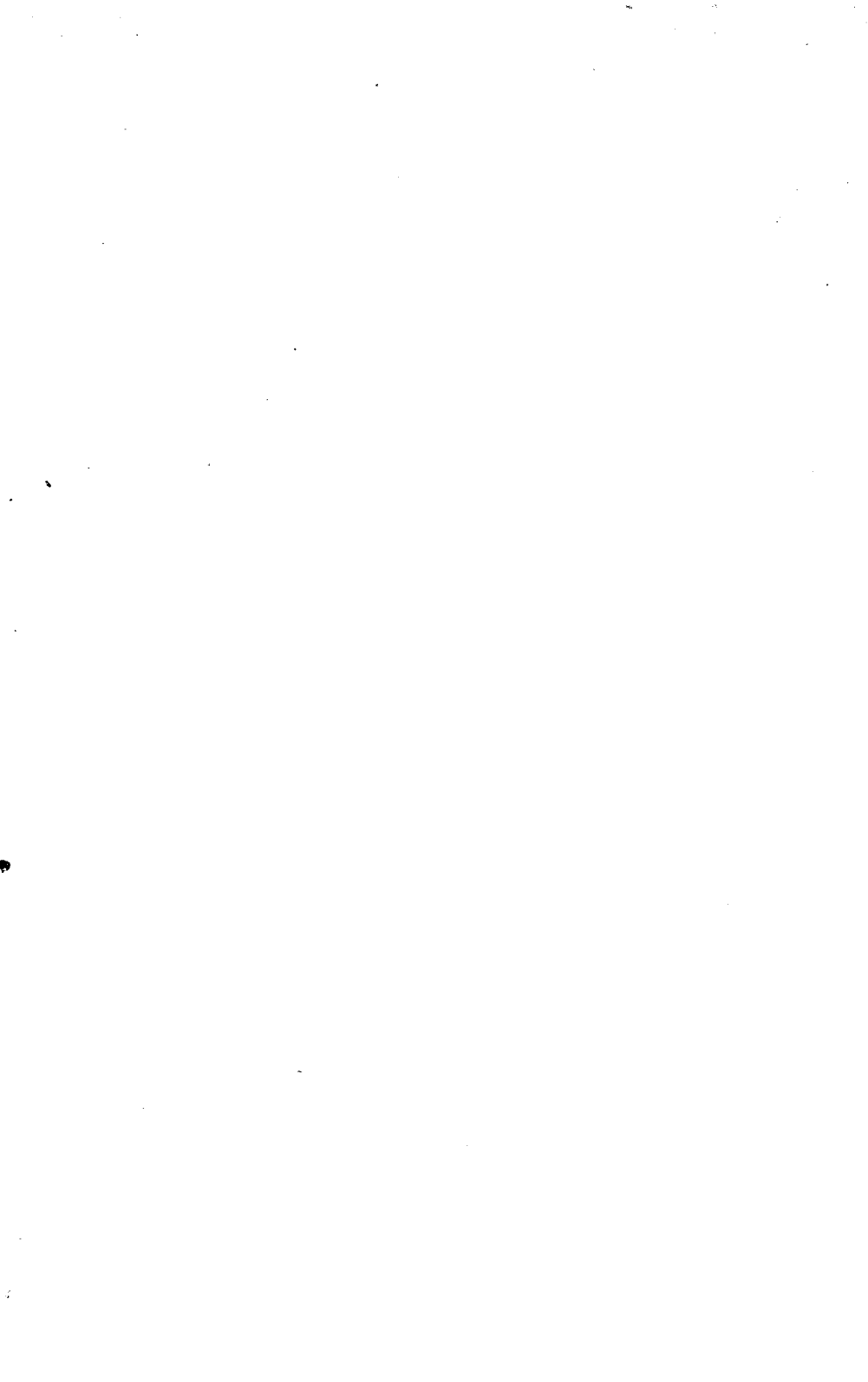
ayamun.com

Mai 2015



H. GENEVOIS

*Le sage BOU-AMRANE,
LOQMAN Kabyle*



AVANT - P R O P O S

Henri BASSET, traitant des contes dans son "Essai sur la littérature des Berbères", consacre trois courtes pages (184-186) aux personnages connus pour leur sagesse. Il écrit : "A côté du bouffon Si Djoha, le folklore arabe possède un héros qui incarne la sagesse, Loqman. Bien des personnages divers ont concouru à composer ce type; mais peu à peu on en arriva à lui attribuer toutes les maximes sages; et aussi des traits de grande intelligence ou de grande finesse, toujours vertueuse et désintéressée. Or il est tout à fait caractéristique que, quelle que soit la popularité de Loqman en Orient, nous ne le retrouvons nulle part chez les Berbères : c'est une preuve de plus que Si Djoha répondait bien à une tendance de leur esprit et a remplacé des héros préexistants; rien de tel pour Loqman : il n'a pas reçu droit de cité : il était trop dépassé."

A cet affirmation, qui peut maintenant nous sembler très catégorique, l'auteur ajoute : "Mais, parmi les personnages qui ont contribué à former le type de sagesse vertueuse qu'il représente, il en est un dont la tradition rapporte des traits moins dignes d'éloge."

Ce Logman-là fut célèbre pour ses démêlés avec son neveu (ou, selon d'autres, son fils) Loqatm qu'il jalousait et qu'il chercha plusieurs fois à mettre à mort. Mais, à la ruse de l'oncle, le neveu opposait une ruse plus grande encore et parvenait toujours à éventer le piège dans lequel le premier voulait l'attirer. Or, si les noms de Logman et de Loqatm sont inconnus chez les Berbères, les Touaregs, ce sont eux seuls, possèdent dans leurs traditions deux personnages tout à fait semblables : Amamellen et son neveu Elias sont entre eux exactement dans les mêmes rapports que les deux héros arabes."

Malgré la valeur qu'a encore pour nous l'ouvrage de H. Basset, il nous semble possible de penser que les Touaregs ne sont pas les seuls Berbères à connaître une personification du Logman arabe. Les Kabyles du Djurdjura ont BOU-AMRANE qui, mieux que l'Amamellen touareg, s'identifie à Logman, héros, juge, poète et sage. Notre propos serait, à partir d'éléments recueillis surtout dans la région de Michelet, de le montrer.

Qui est BOU-AMRANE ?

Bou-Amrane, (d'aucuns disent Abou-Amrane, Oubou-Amrane, voire Bi-Amrane, rarement Sidna Bou-Amrane), est un personnage assez mystérieux, si mystérieux même que des gens réfléchis ne voient en lui qu'un prête-nom, un être légendaire à qui l'on attribuerait tous les dires de sagesse d'allure énigmatique.

Tel récit l'identifie même à Sidna Sliman, Salomon, le sage, roi d'Israël, connu dans certaines légendes comme le Roi des Oiseaux au temps où ceux-ci parlaient, (v. H. Genevois, Taqsiṭ el-ledyur et les sentences sapientiales, FICHLER, N° 83). Par suite d'un rapprochement de noms, certains le prennent même pour un oiseau, en l'occurrence l'épervier (abusémar) :

U B-eLLh, akk azeny, a tṭir,

Kul-wa d-wehbib ihemmel.
 Nekk, iy-uzney d Abu-~~sem~~ran :
 Di-tegnaw adisehmel.
 A wⁱ ikk iqrebn, a Rebbi,
 Yeççur wul, ad ak imel.

Par Dieu! je te prendrai, oiseau, pour messager :
 chacun n'a-t-il pas ses amis?
 Pour moi, c'est l'Epervier que j'envoie :
 dans la nue il s'élance.
 O Dieu, pouvoir t'approcher !
 te dire tout ce dont mon cœur est plein !

Etant donnée l'habituelle imprécision des traditions populaires, surtout en Berbérie, il semble assez raisonnable de voir en Bou-Amrane un personnage ayant réellement existé ou, peut-être mieux, plusieurs individus ayant eu un trait commun, la sagesse au sens très large, et dont la légende se serait emparée pour en faire un personnage unique, comme ce fut sans doute le cas pour Loqman dans les traditions folkloriques arabes.

Que connaît-on d'un tel Bou-Amrane? Peu de choses précises, traduites par des affirmations souvent contradictoires.

Que sait-on de ses origines? Plusieurs secteurs le revendiquent comme l'un de leurs brillants anciens: chez les At-Yiraten, on a conservé le souvenir d'un certain Bou-Amrane qui fit l'acquisition de terrains au village d'Aït-Atelli. On mentionne encore, toujours dans la même contrée, un Bou-Amrane, identique ou non au précédent, qui, en raison de sa sagesse, aurait exercé une autorité qui rappellerait celle des Juges en Israël. Certains prétendent retrouver des descendants de Bou-Amrane au hameau maraboutique des At-Bu-semran, (ex-tribu des Aït-Sadqa). Pour d'autres, il serait originaire de Bougie, pour d'autres, de Cherchell: certaines citations d'arabe se conservent fidèlement dans certains récits qui l'évoquent. Enfin,

les allusions, dans certains récits, au teint hâlé de Bou-Amrane, ainsi qu'aux chameaux dont son fils aurait été le pasteur, reculerait plus encore le lieu présumé de ses origines et tendraient, peut-être, à le rapprocher de l'Amamellen des Touaregs.

Si ses origines sont mal connues, les événements de sa vie restent imprécis : on parle surtout de ses démêlés avec sa femme et ses enfants. Parmi ceux-ci, deux surtout sont connus : une fille donnée en mariage à un pauvre hère et un de ses fils. Bou-Amrane aurait mis tous ses soins à lui communiquer sa sagesse et eu la douloureuse surprise de le trouver supérieur et, parfois, opposé à lui. D'où sa décision de le faire périr, ce qui, — par parenthèse, — nous autorise peut-être à évoquer un troisième homme, Abâ-Essmed, arabe, compositeur d'énigmes : originaire de l'Est-Algérien, (Batna?), il trouva, comme Bou-Amrane, dans son fils, un émule qui résolvait immédiatement les énigmes qu'il posait, (v. Giacobetti, Recueil d'énigmes arabes populaires, Alger, 1916, Carbonnel, p.XIV; A. Quéméneur, Enigmes tunisiennes, Tunis, S.A.P.I., pp. 20-22).

Dépouillé de toute personnalité, si jamais il en eut, Bou-Amrane reste le symbole de la sagesse à qui, en cas de doute ou de nécessité, on attribue tout ce qui a été dit de pertinent sous forme sentencieuse :

Akken yenna Bu-Ėemran :

Ainsi parla Bou-Amrane...

La sagesse, dans ces pays, suppose dans le sujet certains postulats : une grande expérience de la vie acquise au cours d'une longue existence : (d amyar a-zemmi, c'est un vieillard chargé d'ans), dont il fait volontiers part à ceux qui, nombreux, viennent le consulter : (ifettu, il indique des décisions à prendre); une manière aisément énigmatique de s'exprimer : (yet-mettli, il parle par paraboles, allusions); enfin, la

veine poétique : (yessefruy, il s'exprime volontiers en vers). Que Bou-Amrane ait eu le génie de la versification, voilà qui est attesté tout autant, sinon plus, que le tour gnomique de sa pensée : d'une personne dont les propos prennent avec aisance une tournure poétique, ou même seulement très imagée, on dit :

D Abu- \mathfrak{e} emran, /d aq \mathfrak{e} rru m-Bu- \mathfrak{e} emran/,
c'est un Bou-Amrane, /il a un crâne bou-amra-
nien/;

ou encore :

Awi-sean izri bbuzzal,
bbuzzal, ad yi-s iru!
A wi-sean aq \mathfrak{e} rru m-Bu- \mathfrak{e} emran,
Bu- \mathfrak{e} emran adyessefru
yeff-uzekka la γ ye \mathfrak{t} rajun,
amek γ a yid-ne \mathfrak{y} tedru!

Je voudrais avoir des yeux (aussi durs que) fer,
de fer, afin de pleurer (sans risque de de-
venir aveugle)!

Je voudrais avoir la tête de Bou-Amrane,
(de) Bou-Amrane, pour parler en vers

De l'au-delà qui nous attend

(sans que nous sachions) ce que de nous il
adviendra!

Si tout le monde est d'accord pour compter Bou-Amrane parmi les plus grands poètes, personne ne peut citer une seule de ses œuvres. Belkassem Ben Sedira essaie d'en mentionner une : celle du Nègre qui fait battre deux tribus, (Ta \mathfrak{c} it' b ouakli isnar'en snat tiqbal) : "Elle est, dit-il, attribuée suivant M. le Général Hanoteau à Moh'and ou Aïssa de Tala n-Tazart, qui vivait dans le dernier siècle. On m'a donné le nom d'un autre poète, Bou-Amrane, sans autres détails sur ses œuvres ni sur l'époque à laquelle il vivait." (Cours de Langue Kabyle, Alger, Jourdan, 1887, p.389, Note I).

De ce qui vient d'être dit et de la lecture des textes qui suivront, il semble que l'on puisse conclure pour le cas Bou-Amrane à une identification pure et simple avec le personnage de Loqman. Que savons-nous de ce dernier ?

Qui est LOQMAN ?

La légende de Loqman, personnage du paganisme arabe, présente trois stades essentiels dans son développement. (Encyclopédie de l'Islam, art. Luḡman) :

- le stade précoranique : le Loqman présenté est une synthèse plus ou moins heureuse de différents personnages de la Djahiliya. La figure qui en résulte est celle d'un héros doublé d'un sage. Deux éléments intéressent le présent travail : ses démêlés avec son neveu, (ou son fils, selon certains), et sa longue vie. En récompense de sa piété, Dieu lui offre de vivre longtemps : ou bien autant que sept antilopes brunes, ou sept fientes de gazelle dans un endroit à l'abri de la pluie, ou, enfin, autant que sept vautours. Il choisit comme durée de sa vie celle de la vie des sept vautours : il élève un vautour, qui meurt ; il en élève un second et six, les uns après les autres : il meurt en même temps que le septième, Lubad. (Peut-être y a-t-il allusion, ou plagiat, dans le conte de l'Épouse de Salomon et de son matelas : "Je continuai donc d'avancer et j'arrivai à une forêt de cent arbres dont quatre-vingt dix-neuf étaient desséchés et vert le centième. Je cherchai l'aigle de ses yeux et l'aperçus sur l'arbre verdoyant. Je lui demandai : Aigle, dis-moi comment les choses se passent ici-bas. Il me répondit : Tu vois ces quatre-vingt dix-neuf arbres desséchés ? J'ai vécu un siècle sur chacun d'eux : il ne me reste plus que celui-ci : j'y passerai un siècle et je mourrai..." (H. Genevois, Taqsiṭ el-leḡyur et les sentences sapientiales dans la littérature populaire, FICHER, N°83, p. 56).

- le stade coranique : Loqman est devenu le sage

poète gnomique. Le Coran en fait mention dans la Sourate XXXI, appelée Sourate Loqman : "Nous donnâmes à Loqman la sagesse et nous lui dîmes : Sois reconnaissant envers Dieu, car celui qui est reconnaissant le sera à son propre avantage" (XXXI, 2). Les commentateurs ont pris plaisir à raconter l'origine miraculeuse de cette sagesse : Dieu lui avait donné à choisir entre la vie d'un sage et celle d'un prophète : Loqman choisit la sagesse et devint vizir du roi David qui le félicita de son choix.

Des commentateurs, voulant à tout prix rattacher Loqman à la Bible, en firent le fils de Be'or, c'est-à-dire Bile'am, et aussi le cousin ou le neveu de Job.

Ce Loqman est surtout connu par les sentences qu'il a formulées, spécialement sous la forme de conseils à son fils. La "Sourate de Loqman" en contient un certain nombre, dont l'Encyclopédie de l'Islam dit : "Ces pieuses exhortations ne portent pas plus l'empreinte de Lukman que celle de Muhammad mais appartiennent à la poésie gnomique en général."

Il y eut des recueils entiers de sentences de Loqman. Un auteur prétend même en avoir lu dix mille chapitres. R. Basset, (Le Loqman Berbère, Paris, Leroux, 1890, préface), dit : "Le temps ne les a pas respectés. Les écrivains arabes ont recueilli une foule de proverbes attribués à Loqman mais appartenant en fait au fonds commun à tous les peuples." L'auteur donne une liste de sentences dont nous extrayons quelques exemples plus connus dans ce secteur de Kabylie :

- Mon fils, il y a des paroles plus dures que la pierre, plus perçantes que l'aiguille, plus amères qu'une plante amère, plus brûlantes que la braise...

- Mon fils, ce qu'il faut d'abord acquérir, après la foi, c'est un ami fidèle, car il ressemble à un palmier : si tu t'assoies à son ombre, il t'abrite ; si tu prends de son bois, il t'est utile ; si tu manges de ses fruits, tu les trouves excellents...

- Mon fils, aie honte de demander ce dont tu as besoin à ceux qui te sont inférieurs car, s'ils te

refusent, c'est une humiliation; s'ils te l'accordent, c'est une faveur que tu leur dois...

- Le fils de Loqman lui demanda: "Mon père, quelle est la maladie incurable?" - "La sottise naturelle." - "Quelle est la blessure dangereuse?" - "Une méchante femme." - "Quel est le fardeau pesant?" - "La colère."

- Loqman, revenant de voyage, rencontre son fils qui venait à ses devants et lui demanda: "Que fait mon père?" - "Il est mort." - "Dieu soit loué, dit Loqman, mon souci a disparu. Que fait ma femme?" - "Elle est morte." - "Dieu soit loué: Il a renouvelé mon lit! Que fait mon frère?" - "Il est mort." - "Ma force est brisée! Que fait ma fille?" - "Elle est morte." - "Louange à Dieu: ma honte est voilée (mon honneur est sauf)"... (op. cit. pp. XLIV-LI).

- le stade postcoranique: Loqman est fabuliste. Il devient l'Esopé arabe. Le héros n'est plus qu'un humble ouvrier, berger ou charpentier, voire un esclave nubien, au teint basané, conformément au type de l'Esopé de la tradition occidentale.

B O U - A M R A N E

Deux pièces à verser au dossier d'une notice biographique :

I. Bou-Amrane juge aux Aït-Iraten.

Zik yella yiwen, ism-is Ubu-Ėemran, d neġġ^a i d eṛṛayes n-etmurt el-Leqbayel (asmⁱ i ā-yekcem urumi); d neġġ^a ara sen-ā yinin ac^u ara hedmen.

Yell^a Ubu-Ėemran n-At-Yiraten. Yell^a Uburesda l-leġmis uzayar. Yebya winn^a a t eġġawaren meddn akken eġġawarn Ubu-Ėemran. Iħedder di-lejmesmⁱ ara nnejmasn At-Yiraten d-At-uzayar; yeggar iman-is di-temsalin

Il y eut, autrefois, un homme, quis'appelait Bou-Amrane. C'était lui qui exerçait l'autorité en pays kabyle (quand les Français y entrèrent). C'était lui qui disait aux habitants cequ'ils devaient faire.

Ce Bou-Amrane appartenait à la tribu des Ait-Iraten. Qubourâda, lui, était du Khémis des "Gens de la plaine". Il aurait bien voulu que l'on vint le consulter comme on allait consulter Bou-Amrane. Il assistait à toutes les réunions communes aux Ait-Iraten et aux Ait-Ouzaghar. Il essayait de se mêler de toutes les affaires

afin de les résoudre, mais il n'y arrivait pas.

Un jour, les Ait-Iraten se dirent : Nous allons les mettre à l'épreuve. Oubourâda vint donc, avec ceux de son soff et se présenta chez les Ait-Iraten. Les deux soffs se réunirent à cet endroit, celui de Bou-Amrane et celui d'Oubourâda. Les Ait-Iraten firent bon accueil à leurs hôtes : ils tuèrent des bêtes pour eux et leur firent bonne cuisine. Ils avaient disposé pour leurs invités des coussins, qu'ils avaient recouverts. Parmi eux, ils mirent une outre gonflée (d'air) : nous verrons, se dirent-ils, lequel des deux sera assez malin pour distinguer l'outre du coussin.

Bou-Amrane arriva pour s'asseoir. Dupied, il tâta et reconnut l'outre : il s'en écarta et s'assit sur un coussin. Oubourâda, lui, ne sut pas la reconnaître : il s'assit dessus, la prenant pour un coussin et, aussitôt, l'air s'échappa : il tomba à la renverse :

— Pourquoi m'avez-vous fait cela ? demanda-t-il.

— C'est à dessein que nous l'avons fait, dirent-ils : si tu étais aussi perspicace que tu le prétends, tu aurais su distinguer une outre d'un coussin : il est clair maintenant que, si quelqu'un vient te demander conseil, tu ne pourras pas distinguer la sincérité de la duplicité.

A dater de ce jour, ils ne l'autorisèrent plus à assister à leurs réunions.

II. Il s'installe dans la région de Taourirt-Amokrane.

Bou-Amrane habitait à Aboudid. Il y eut une neige abondante et il ne pouvait sortir de sa maison. Regardant (le pays), il aperçut un endroit où il n'y avait pas de neige, du côté de la rivière. Il alla s'y installer : il avait là de la très bonne terre.

Un jour, il fit semblant d'être malade, à la mort. Il dit à sa servante :

atent yessefru, ur yezmir ara.

Yibbass, At-Yiraten ennan-as : A t enjerreb ! Ubureeda yebbi-d eşseff-is, yusa-deyr-At-Yiraten. NNej-masen dinna şseff Ubu-Emran yak d-eşseff Ubureeda. At-Yiraten şrekben yis-sen, zlan-asen, naweln-asen. Weqmen tisummtiwin ff aa qqim inebgawen, yummen-tent. Gar-asent, weqmen taylewt cuffen-t, nnan-as : Anzer w ig-hercen, adyesqel tasummta tteylewt.

Mi dd-isedd^a Ubu-Emran adyeqqim, yedş-ed s-udar is, yesqel ttaylewt. Yettahher, yeqqim f-etsummta. Ma d Ubureeda, ur t yesqil ara, yeqqim yef-teylewt, iyill ttasummta. Tasummta, yeffy-ed ennefs-enni, yeyli ttin-negnit. Yenna-yasen :

— Acu yr iyi tehdem akka? Nnan-as :

— Nhedm-it s-etsemmid : lemner therced akken teq-qared, tili teeqler ttaylewt ttsummta. Yetban tura, ma yruh-ed walbed akk iciwer, ur etseqqelt ara nneyya d-lehdes.

Degg²-ass-ennⁱ, ur t eshedren lejmes-ennsen.

Yella Bu-Emran deg-Budid. Adfel meqqer, yehbes ur yezmir ar^a adyeffey. Yemmuqel, iwala lmedd^a and^a ulac adfel, s asif. Iruh yezdey din. Yeseatamurt el-leali.

Ass-enni, yesteemel yehlek yemut. Yenna-yas i-
taklit:

— Tu vas essayer de savoir qui sont mes vrais amis.

Elle se rendit chez les gens d'Ait-Frah:

— Allons, leur dit-elle, mon maître est mort!

— C'est jour de marché, lui répondirent-ils.

Elle alla à Ait-Atelli:

— Allons, dit-elle, mon maître est mort!

— Nous ne pouvons pas y aller, dirent-ils: aujourd'hui, c'est le marché.

Elle alla à Taourirt (Tawrirt Meqqren): les gens vinrent tout de suite. A leur arrivée, ils trouvèrent notre homme bien vivant. Il fit égorger pour eux un mouton et il les régala. C'est à eux qu'il légua ses biens.

— Atruhd atteẓred and^a i d iħbibn-iw.

Truh s At-Freħ, tenna-yasen :

— KKret, yemmut sisi. NNan-as :

— Nekni d essuq.

Truh s At-eṣṭelli, tenna-yasen :

— KKret, yemmut sisi. NNan-as :

— Ur neṭruh ara : nekni nessea ssuq.

Truh s at-Tewrirt. Nitni ruħn imir-en. Armi
bɔden, ufan argaz ur t yuy wara. Yezla-yasn ikerri,
yecceḡ-iten. CČi-ynes, d nitn¹ um¹ i t yefka.

Débats matrimoniaux.

Leçon principale : Bou-Amrane ne peut épouser Arba.

Hammad et Bou-Amrane étaient amis. Bou-Amrane, noir de teint, était très intelligent. Hammad, quoi que très beau, était plutôt simple d'esprit.

Un jour, ils entendirent parler d'une femme, appelée Arba : elle était riche, belle et intelligente. Ils se dirent : Allons la demander en mariage : elle épousera celui qu'elle choisira : n e sommes-nous pas des amis ?

Ils se mirent en route, partirent. Ils marchèrent longtemps et arrivèrent au pays d'Arba. Ils s'enquirent auprès des habitants : on leur indiqua la maison. Sur le pas de la porte, ils trouvèrent une servante :

— Que désirez-vous, vous autres ? dit-elle.

— Nous venons en hôtes de passage.

On leur fit bon accueil. Ils entrèrent et s'assirent à l'intérieur. Arba, de sa fenêtre, les avait vu arriver : elle avait compris qu'ils venaient parler mariage. Elle leur fit porter un repas par ses servantes : un plat de couscous où elle avait fait mettre au fond la farine de fine semoule, avec de la viande ; par dessus, le couscous d'orge à peine huilé. Elle se présenta à l'endroit où mangeaient ses hô-

Ĥemmad ed-Bu-Ĥemran d ihbiben. BuĤemran berrik, yekrec, ma d Ĥemmad, ĥas yezyen, deg-s enneyya.

Ass-en, slan s-yiwet tmettut, qqarn-asĤerba, tamerkantit, tezyen, yernu tfehhem. NNan-as bbay-gar-asen : Anruĥ aĥ-nejweĥ : win teqbel, aĥ yaĥ : nekni d ihbiben.

Ttfen abrid-ennsen, ruĥen. Leĥĥun, leĥĥun, leĥĥun, armi bbden er-etmurtes-Ĥerba. Steqsan-d elsibad, mlan-asen aĥĥam eĥ-Ĥerba. Ufan taklit ef-tebburt :

— Acu tebyam, a lhuluq-agi? NNan-as :

— Nusa-d d inebgawen.

Sreĥben yis-sen. Kecmen, qqimen z-dahel bbegĥam. Ĥerba twala-tn-id si-ttaq mi dd-usan : tefhem usan-d el-leĥdubegga. Tefka-yasen-d elqut i-taklatin-is, bbint-asen-d tarbut en-seksu. Tweqm-ed Ĥerba seksu n-essmid i-wkessar yaĥ d-weksum, seksun-temzin d aces-tan s-ufella. Ihi tuyal tkecm-ed s anda teĥĥen ineb-

tes . Elle dit au beau garçon sur qui elle avait jeté son dévolu :

- Mange, Hammad, qui n'as encore rien pris :
Il se contente de brouillier le couscous
(Alors que) la viande n'est pas encore cuite.

Hammad n'en comprit pas davantage. Bou-Amrane, plongeant la cuillère dans le fond (du plat), en retirait couscous et viande et mangeait (copieusement). Hammad, voyant la manœuvre, n'osa pas en faire autant et dit : J'ai bien mangé. On attendit qu'ils aient fini.

Arba eut alors une idée : elle les envoya à sa maison des champs, en leur disant :

- Allez là-bas et attendez : je vous ferai dire par mes femmes ce qu'il en est.

Ils allèrent à la ferme de Arba : elle leur fit alors préparer à manger et envoya une de ses servantes leur porter cette nourriture. Le repas achevé, la servante rassembla la vaisselle pour rentrer chez Arba. Bou-Amrane dit alors :

- Tu diras à ta maîtresse, qui est aussi la nôtre :
Il manque des étoiles dans le ciel ;
Il manque une parcelle sur la terre ;
Il manque une goutte dans la mer.

- Bien, dit la servante et elle rentra. Arba alors lui demanda :

- Ces gens à qui tu as porté à manger t'ont-ils dit quelque chose ?
La servante répondit :

- Oui. Le noiraud a parlé.

gawen. Tenna-yas i-weqcic-ennⁱ amuzyin, d wini teby^a attay:

— Eçç, a Hemmad wer neerid.

Seks^u ala ð-yetlemmim,

Aksum wer ead ð-yebbi.

Hemmad ur yefhim acemmek; ma d Bu-Emran yekkat tijyelt yel-lqae, ijebbd-eð seksun-essmid yak d-weksum, alaytett. Hemmad, g-mⁱ i t iwal^a akkennⁱ, iset-^ha adyehdem am netta, yenna-yas: Rwiγ. QQimm a r m i ççan.

Tuγal Çerba tJebd-eð elfekra: tceggse-iten er-yi-wen leezib, tenna yasen:

— Atrukm atteqqimm din, ad awen-ð ceggsey lef-bar i-theddamin-iw.

Akken bbden el-leezib, tessebb^{oo}-asen elqut, tef-ka taklit-is asen tawi lqut. Mi fukken leftar, teddm-eð taklit lehwat add-uyals ahham ee-Çerba. Yenna-yas Bu-Emran:

— Ad as tinid i-lalla-m ed-lallat-neγ:

Huşşen yetran deg-genni;

Thuşş temdiyt di-lqasa;

Thuşş etmeqqit di-lebher.

G-mi s-ð yenn^a akka, tenna-yas: Yirbeh. Tuγal-eð s ahham. Akken ð-ebbed, tenna-yas Çerba:

— Ma yella kr^a im-ð ennan yergazn-ennⁱ imi teb-bid leftar? Tenna-yas:

— Yenna-ð wubrik-enni. Tenna-yas:

— Qu'a-t-il dit? demanda Arba.

— Il m'a dit: tu diras à ta maîtresse, qui est aussi la nôtre: Des étoiles manquent au ciel; il manque une parcelle à la terre; une goutte manque dans la mer.

Entendant cela, Arba lui dit:

— Malheureuse! Tu les as donc volés sur la nourriture que tu leur apportais. En te disant: Il manque des étoiles dans le ciel, il voulait te dire: il manque des légumes d'accompagnement. En disant: Il manque une parcelle sur la terre, (cela voulait dire): une partie du couscous a disparu; il manque une goutte dans la mer: un morceau de viande a été subtilisé. Comment? tu peux manger, te rassasier chez moi, pour quoi voles-tu le manger des hôtes?

Elle envoya alors une domestique en lui disant:

— Va leur dire de venir.

Ils revinrent chez Arba...

Variante :

Arba dit à sa servante:

— Emporte-leur le souper et dis-leur: La neige tombe sur la montagne; sa rigueur se sent dans la plaine.

La servante leur apporta le plat de couscous et leur répéta ce qu'Arba avait dit: La neige tombe sur la montagne et ses rigueurs se font sentir dans les plaines. Bou-Amrane comprit de suite: de la cuillère, il plongea dans le plat, retirant de la viande et du miel pour faire le mélange. Hammad n'avait pas compris: il ne mangea que de ce qui était à la surface du plat.

Quand la servante revint rapporter le plat, Arba lui deman-

— D acu m-d yenna? Tenna-yaz-d :

— Yenna-yi-d : Ad as tinið i-lalla-m ed-lalla-t-neç : Huşşen yetran deg-genni ; thuşş temdiyt di-lqaa ; thuşş etmeqqit di-lebher.

G-mⁱ i z-d-enn^a akkagi, tenna-yas Çerba :

— A Kem yehdes Rebbi : delmakla-nnⁱ i sen tebbid i sen tukred. Yenna-yam-d : Huşşen yetran deg-genni : d lebzar en-s-ufell^a ig-neysen. Thuşş temdiyt di-lqaa : tahmult en-seks^u ig-neysen. Thuşş etmeqqit di-lebher : d yiwet tecriht ig-huşşen. I teççid, terwid, gg-ehham-iw, acu yf i tukred elmakl^a i-ynebgawen?

Ihi tuyal tcegge-asen yiwet themmast, tenna-yas :

— Atruhið a sen tinið a d-ruken.

Uyalen s ahham ee-Çerba...

Tenna-yas Çerb^a i-taklit-is :

— Awi-yasen-d imensⁱ, in-asen : Adfel yekkat degg^o-edrar, essmum-is di-sswahel.

Taklit tebbi-yasen-d tarbut-en-seksu, tenna-yasn akkn i s tenna Çerba : Adfel yekkat degg^o-edrar, essmum-is di-sswahel. Buçemran yefhem : yekkat ayeñaw yel-lqaç n-terbut, yuf^a aksum, yufatament yesselflað. Ma d Hemmad, ur yefhim acemma : itett Kan s-ufella.

Armi tuyal taklit tebbi tarbut-eni, tenna-yas

da :

— Qui a mangé de ce côté-ci ? Et qui a mangé de ce côté ?
— Maîtresse, répondit-elle, de ce côté-ci, c'est Bou-Amrane ; par ici, c'est Hammad.

— Il n'y a pas lieu de pardonner, dit-elle : Hammad ne comprend rien.

Ils passèrent la nuit. Le lendemain matin...

Suite de la leçon principale :

... Arba vint les trouver :

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

Bou-Amrane répondit :

— Nous sommes venus te demander en mariage : choisis donc celui que tu agrades.

Après les avoir longuement considérés afin de savoir qui elle accepterait, elle dit :

— Quand je regarde Bou-Amrane,

(Je vois) une peau basanée, (comme) le plumage d'un oiseau

Si je regarde Hammad, sauvage ;

C'est un (bel) homme, je ne peux pas dire le contraire.

Bou-Amrane dit :

— Va : c'est mon ami...

Variante :

Bou-Amrane déclara :

— Je te le jure sur Dieu : jamais je ne te prendrai pour femme tant que je vivrai...

Ɛerba :

— Amb^a ig-eççan essaya? Amb^a ig-eççan essaya?

Tenna-yas :

— A lalla, ssyagi yeçça Bu-Ɛemran, essaya-
gi yeçça Hemmad. Tenna-yas :

— La ssmali imⁱ ur yefhim ara Hemmad.

Nsan. Azekka-nni şşbeh, ...

... Tefy-eđ Ɛerba yur-şen, tenna-yasen :

— D acu tebyam?

Yenteq Bu-Ɛemran, yenna-yas :

— Nusa-dd aKem nay : tura htir wⁱ ara tayed.

Thezzer, thezzer Ɛerba wⁱ ara tay, tenna-yas :

— Mi hezzrey di-Bu-Ɛemran,

Berrik, d bu-teglimt n-eţtir;

Mi hezzrey di-Hemmad,

D argaz, w-eLlh, ur t nenkir!

Yenna-yas Bu-Ɛemran :

— Ruhi : d ameddaġl-iw.

Yenna-yas Bu-Ɛemran :

— Ɛuhdey-Kem s-Rebbⁱ ur Kem uyeç di-ddun-
nit-iw.

(Suite de la leçon principale) : Le retour.

Ils passèrent donc là quelques jours pour célébrer la noce, puis ils s'en retournèrent. Bou-Amrane dit aux époux :

— Allez : pour moi, je prendrai mon temps.

Il emmena son cheval, prit son fusil et se mit à les suivre de loin : ils étaient montés sur un mulet.

Après avoir longtemps marché, ils arrivèrent à une forêt et y trouvèrent un lion. Le lion emporta la femme. Le pauvre Hammad restait là, à pleurer. Bou-Amrane survint, qui lui demanda :

— Qu'as-tu donc, Hammad ?

— La femme a été emportée par un lion.

— Par où sont-ils disparus ?

— Dans cette direction.

Bou-Amrane s'éloigna et alla arracher au fauve la femme à qui il demanda :

— Arba, qui veux-tu épouser ?

— Si je regarde Bou-Amrane, dit-elle,

(Je le vois) noir de peau, brun comme l'oiseau (sauvage) ;

Quand je regarde Hammad,

C'est un (bel) homme : je ne puis le renier.

Bou-Amrane rendit la femme à son mari : il leur dit :

— Partez : moi, je prendrai mon temps.

Ils poursuivirent leur route.

Hedmen dinna kra bbussan tameyɣa, uyalen qel-sen-ɔ. Yenna-yasen Bu-ɛemran :

— Ruhet, nekk an ruhey es-lɛeq-l-iw.

Yeddm-eɔ asudiw-isettmekhelt-is, itete-itn-iɔ ez-deffir: nitni bbin aserdun, ruhen.

Lehhun-ɔ, lehhun-ɔ, lehhun-ɔ armi d yiwet elɣa-ba, mlalen-ɔ d-yizem: yebbi tamettut-enni. Hammad yeqqim la yetru. Iqede-it-iɔ Bu-ɛemran, yenna-yas :

— Acu k yuyen, ya Hammad? Yenna-yas :

— Tamettut-enni, yebbi-t yizem.

Yenna-yas Bu-ɛemran :

— Ansi seddan? Yenna-yas :

— Ruhn akka.

Iruh Bu-ɛemran, yekks-as tamettut-enni i-yizem.

Imir-en yenna-yas :

— Ya ɛerba, wⁱ ara tayed? Tenna-yas :

— Mi hezzrey di-Bu-ɛemran,

Berrik, d bu-teglimt n-eɛtir;

Mi hezzrey di-Hammad,

D argaz, w-eɛlh ur t nenkir.

Bu-ɛemran yerra tamettut i-wergaz-is, yenna-yas-
sen :

— Ruhet: nekkinⁱ a n-ruhey es-lɛeq-l-iw.

Nitni kemmlen abrid-ennsen.

Variante :

Après avoir longtemps marché, ils arrivèrent à une rivière. Bou-Amrane, monté sur son cheval et portant son fusil, la traversa sans difficulté: il savait nager. Arba et Hammad, arrivés au milieu du courant, furent emportés. Bou-Amrane les regardait, se demandant quoi faire: il se mit à la nage et les sauva. Il leur dit :

— Partez, continuez votre route.

Arba retrouva la parole pour lui dire :

— C'est toi que je veux épouser: celui-ci, je le laisse.

Bou-Amrane répondit :

— J'ai juré (de ne pas t'épouser): continuez donc votre route.

(Suite de la leçon principale) :

Après avoir longtemps marché, ils arrivèrent à un col. Hammad y trouva des brigands qui lui enlevèrent sa femme et l'emmenèrent. Il se mit pleurer. Bou-Amrane arriva :

— Hammad, qu'est-ce qui te prend? demanda-t-il.

— Des bandits ont enlevé ma femme.

— Par où sont-ils repartis?

— Par là.

Bou-Amrane alla arracher la femme aux mains des brigands :

— Arba, lui demanda-t-il, qui veux-tu pour mari?

Lehhun-d, lehhun-d, lehhun-d, armi bb̄den er-yiwen wasif. Bu-Ėemran iġedda-d s-uġudiw-is et-tmeġġelt-is, ur t yuy wara. Yessn adicun. Ėerba yaġ d-Hemmad bb̄den armi d eġnaġfa bb̄asif, yebb̄i-ten wasif. Yeskad, yeskad Bu-Ėemran ank ara yeh-dem : iġedd^a icun yekks-itn-id. Yenna-yasen :

— Ruġet, Kemmet abrid-ennwen.

Tnetq-ed Ėerba yer-s, tenna-yas :

— D keġġ i byiġ : akk ayeġ : tur^a argaz-agⁱ, at eġġeġ. Yenna-yas :

— Nekk suhdeġ-k s-Rebbi : Kemmet abrid-ennwen.

Lehhun-d, lehhun-d, lehhun-d, armid yiwet tizi.. Hemmad yufa-dd iqetġasen, kkesn - astamettut-is, eb̄bin-t. Yeqqim la yetru. Iqede-it-id Bu-Ėemran, yenna-yas :

— Ya Hemmad, acu k yuyen ? Yenna-yas :

— Iqetġasen bb̄in tamettut-enni. Yenna-yas :

— Ansⁱ i ġeddan ? Yenna-yas :

— Ruġn akka.

Iruġ Bu-Ėemran, yekks-asen-d tamettut-ennⁱ i y-qetġasen, imir-en yenna-yas :

— Ya Ėerba, wⁱ ara tayed ? Tenna-yas :

— Si je regarde Bou-Amrane,
 (Je vois un homme) basané, noir de peau comme un oiseau d e s
 Si je regarde Hammad, champs;
 C'est un (bel) homme: par Dieu, je ne saurais le nier.

Bou-Amrane rendit la femme à son mari et leur dit:

— Partez: moi, j'irai tout doucement.

Ils poursuivirent leur route.

Au marché.

Après un long trajet, ils arrivèrent à un marché. Ils s'y arrê-
 rent pour acheter ce dont ils avaient besoin. Hammad s'approcha d'un
 boucher. Venant près de lui, le boucher lui demanda:

— Combien vends-tu ta mule avec sa charge?

— Six, répondit Hammad.

— Tiens, voilà soixante, dit le boucher.

— C'est bien, dit Hammad; attends q u é je (fasse) descendre la
 femme.

— Non, dit le noir: j'ai acheté la mule avec son chargement: i l
 y a ici des témoins (pour dire) que tu m'as tout vendu.

Hammad essaya longuement de le convaincre: l e boucher lui donna
 ses soixante pièces et emmena la mule et Arba. Hammad se remit à pleu-
 rer.

Passant par là, Bou-Amrane le trouva en larmes: il lui demanda:

— Mi hezzrey di-Bu-Emran,

Berrik, d bu-teglimt n-ettir;

Mi hezzrey di-Hemmad,

D argaz, w-eLlh ur t nenkir.

Bu-Emran yerra-yas tamettut iwegaz-is, yenna-yasen :

— Ruhet, nekkinⁱ an-ruhey es-lseql-iw.

Nitni kemmeln abrid-ennsen.

A la d-lehkm, ala d-lehkm, bbeden armi d yiwen essuq. Reyyhen dinn^a akkn a dd-ayen lehwayej i sn ilaen. Iruh Hemmad yer-yiwend agezzar. Yebdeder-ttama-s, inetq-ed yer-s ugezgar-enni, yenna-yas :

— Achal etbis elbeyla b-elli sebba?

Yenna-yas Hemmad :

— Setta. Yenna-yas wakli :

— Ah settin. Yenna-yas :

— Yirbel. Arj^u add-ers etmettut-enni.

Akli yenna-yas :

— Ala. Uyey Beyla wa sebba-d. Atnⁱ inigan. tez-nezd-iyi taserdunt ed-win tsebba.

Hemmad iserred, iserred. Akli yefka-yas settin, yebbi taserdunt yak ed-erba. Hemmad yeqqimla yetru.

Icedda-d essayen Bu-Emran, yufa-t-id la yetru: yenna-yas :

— Qu'as-tu donc encore, calamité?

— Ce noir m'a trompé, répondit l'autre: il m'a dit: vende-moi ta mule avec son chargement. Quand je la lui ai eu vendue, il a prétendu que la femme était comprise: il a produit des témoins et m'a évincé.

Bou-Amrane lui dit:

— N'aie pas peur: viens avec moi.

Ils allèrent tous les deux trouver le boucher: ce fut Bou-Amrane qui parla: ...

Variante

Le noir emmena à l'écart la femme qu'il avait achetée à Hammad. Au bout d'un moment, Arba, voyant un jeune garçon, lui dit:

— Va chercher Bou-Amrane: il doit avoir beaucoup de monde autour de lui: dis-lui de venir ici.

Le gamin trouva l'endroit où était Bou-Amrane. Il lui dit:

— Il y a quelqu'un qui te fait appeler: on a besoin de tes services.

Bou-Amrane s'y rendit immédiatement. Arba se fit reconnaître en lui tendant sa main.

— Fais moi voir, dit-il, celui qui t'a achetée.

— Celui-là, là-bas, répondit-elle.

Bou-Amrane alla trouver le noir et lui dit:

— D acu k yuyn, a lhemm?

Yenna-yas :

— Ikellh-iyi lewşif-agi : yenna-yi : zzenz-i y i taserdunt ed-win tsebba. Akkn is-t ezzenzey, yenna-yi : ula ttamettut tedda. Yebbi-dd inigan, irebh-iyi.

Yenna-yas Bu-Ėemran :

— Ur tagad: eyya.

Ruĥen, eddukkeln i-sin. BBden s agezzar. Inetq= ed yer-s Bu-Ėemran, yenna-yas : ...

Akli-nni yessers tamettut-enni yuy i-Ĥemmad em-Beid. M-Beid cwit, Ėerba twala yiwen weqcic, tenna-yas :

— Ruĥ, attafed Bu-Ėemran zzin-as elyaci: in-as add-i ruĥ ar da.

I ruĥ-ed weqcic-enni s anida yella Bu-Ėemran, yenna-yas :

— Lak yeqqar elhelq : eyya, hwajey-k.

Bu-Ėemran i ruĥ-d imir-en. Ėerba tesnest-as afus-is. Yenna-yas :

— Welleh-iyi-dd am^a ikem yuyen.

Tenna-yas :

— D wihin.

I ruĥ Bu-Ėemran yur-wakli-nni, yenna-yas :

...

Leçon principale (Suite) :

— Combien vends-tu ta tête?

— Deux sous.

— Tiens, voilà cent dinars.

Le noir n'en revenait pas: il vendait de la viande; il crut que Bou-Amrane voulait lui acheter une tête de bœuf:

— Tu fais une bonne affaire, je crois, lui dit-il.

Bou-Amrane lui compta l'argent, puis il prit son poignard pour couper la tête du noir:

— Hé! Hé! s'écria le boucher: c'est une tête de bœuf que j'ai vendu!

— C'est ta tête que j'ai acheté: voici les témoins.

Il fit venir des témoins pour discuter avec le noir: celui-ci finit par dire:

— Je vais te rendre tes cent dinars.

— C'est ta tête que je veux, dit Bou-Amrane: j'en ai pas besoin de cent dinars ni de rien autre.

A force de discuter, ils finirent par se mettre d'accord: Bou-Amrane emmena la femme, le mulot et les cent dinars.

Choix final et séparation définitive.

Arba, aussitôt, s'écria:

— Maintenant, je veux t'épouser.

— Et maintenant, dit Bou-Amrane, ce qui est fait est fait: j'étais juré par Dieu

— Ac-hal etbie ras-ek, a lewşif?

Yenna-yas :

— D azyani. Yenna-yas :

— Ah meyyat dinar.

Akli-nni, yeffy-it leeqel : yeznuz^u aksum : yenwa
d aqerçu bbezger ig-ebγ^a at yay. Yenna-yas :

— Llah irebbeh.

Bu-Emran ikesh-as idrimen, yeddm-ed ajenwⁱ az-
d yegzem aqerçu-y-is i-lewşif-enni. Yenna-yas winna :

— Ah! Ah! d aqerçu bbezger ik ezzenzey!

Yenna-yas Bu-Emran :

— D aqerçu-y-ik i uyey. Atnⁱ inigan.

Yebbi-yaz-d inigan admesfehmenne^ottayid-es. Yen-
na-yas wakli :

— Ak-d errey meyyat dinar. Yenna-yas :

— Ek-iyⁱ aqerçu-y-ik : nekkinⁱ ur elhawj ara mey-
yat dinar wala.

Msewwaqen armi msefhamen : Bu-Emran yebbi^o tamet-
tut d-userdun ed-meyyat dinar.

Imir-en, tenna-yas Serba :

— Tur^a akk ayey. Yenna-yas Bu-Emran :

— Tura, d ayen : men yuy yuy : euhdeykem es-Reb-

que je ne prendrais jamais pour femme tant que je vivrai : suis ton mari Hammad.

Hammad l'emmena chez lui. Bou-Amrane s'éloigna lui aussi et il s ne se revirent plus.

Bou-Amrane finit par se marier mais sa femme n'était pas très intelligente. Il eut un fils et une fille : celle-ci, il la donna en mariage à un pauvre. Son fils, lui, devait devenir plus habile encore que son père...

Une leçon divergente :

C'est Bou-Amrane qui épouse Arba.

Il y avait un homme qui s'appelait Bou-Amrane ; un autre s'appelait Hammad. Il y avait une femme qui s'appelait Arba. Ils eurent tous les deux des vues sur elle : Bou-Amrane la voulait ; Hammad la voulait.

Ils allèrent la trouver chez elle et là trouvèrent seule. Bou-Amrane lui demanda :

- Arba, où est donc allé ton père ?
- Il est allé donner des coups et en recevoir.
- Arba, où est allée ta mère ?
- Elle est allée voir quelqu'un qu'elle n'avait jamais vu.
- Arba, où est allé ton frère ?
- Un souffle poursuit un souffle.
- Et toi, Arba ?

bⁱ ur Kem uyeɣ di-ddunnit-iw : atbeskan argaz-im , Hemmad.

Winna yebbi-t s ahham-is. Ma d Bu-Emran, iruh. Segg-ass-en, ur emzerɛn ara.

Bu-Emran yuɣal ula d netta yejweɣ, meɛna tamettut-is ur tfehhm ara. Yessa mmi-s, yessa yelli-s. Yelli-s, yefka-t i-ygellil ; ma d emmi-s, yeffeɣ d elɛalem ahiɣ em-baba-s.

Yella yiwn, ism-is Bu-Emran, wa-yeɣ-nin Hemmad. Tella day-en yiwet tmettut, qqarn-as ɛerba. Hedben-t i-sin yid-sen. Bu-Emran yebɣa-t, Hemmad yebɣa-t.

Kecmen ɣur-es, ufan-t-id wehd-es. Yenna-yas Bu-Emran :

- A ɛerba, sanⁱ iruh baba-m?
- Iruh adiwet meddn, at ewten.
- A ɛerba, sani truh yemma-m?
- Truh atzer win werɣin tezri.
- A ɛerba, sanⁱ iruh egma-m?
- Adu yettabaɛ adu.
- I kmm, a ɛerba?

— Moi, dit-elle, je suis entre (quatre) murs.

Ils s'étaient expliqués par métaphores. Elle lui avait dit: mon père est allé donner des coups aux gens et en recevoir: il était considéré, pour sa sagesse, comme un bon conseiller et il avait à démêler leurs différends. Elle avait dit: ma mère est allée voir quelqu'un qu'elle n'a jamais vu: elle était allée faire un accouchement, car elle était sage-femme. Pour son frère, elle avait dit: un souffle poursuit un souffle: il était chasseur et, quand il voyait un oiseau en vol, il tirait un coup de feu: le coup de fusil et l'oiseau partaient en même temps: un coup de vent poursuivait bien un coup de vent. Elle avait dit enfin: je suis entre les murs: cela signifiait: je suis au métier à tisser, entre le mur et les ensouples.

Le soir, quand son père rentra, Arba lui dit:

— Père, des hommes sont venus me parler mariage.

— Ma fille, dit le père, lequel veux-tu épouser? Tous les deux, tant Hammad que Bou-Amrane, te veulent pour femme. A toi de faire savoir lequel des deux tu accepteras comme époux.

— Père, dit-elle, je prendrai Hammad.

Hammad était bel homme; Bou-Amrane était noir de peau. Le père de Arba lui dit:

— Ma fille, ne crois-tu pas que Bou-Amrane serait un meilleur parti?

— Non, répondit-elle.

— Je crois que Bou-Amrane vaut mieux que Hammad.

— Non, dit la jeune femme, c'est Hammad que je veux.

Le père dit alors à Bou-Amrane:

— Pour le moment, je (peux te dire que) ma fille ne veut pas de toi: je ne peux pas la

— Nekkinⁱ aql-iyi ger-lehyud.

Msefhamen licwar gar-asen. Tenna-yas : Iruk bab^a adiwet meddn, at ewten : melsub ttawin-t medden d ajmaei, d amussnaw, iferru leellaqat gar-asen. Tenna-yas : Truk yemm^a atzer win wer jjin tezri : melsub truk atqebbel : nettat d elqibla. Tennayas : Egmad adu yettabae adu : melsub netta d aseggad : mig wala ttir yufeg, atiwet s-lewjeh, adruhni-sin s-lewjeh s-ettir. D win i d adu yettabae adu. Tenna-yas day-en : Nekkini, aql-iyi ger-lehyud : melsub aql-iyi gr-uzetta, gr-elhid d-ifeggagen.

Tameddit, mi d-yebbed baba-s, Cerba tenna-yas :

— A bab^a, usan-d inehdaben. Yenna-yas :

— A yelliⁱ, amb^a i tebyid? Turabyan-km-id i-sin : yebya-km-id Hemmad ; yebya-km-id Bu-Cemran. Fru tur^a amb^a ara tayed deg-sen. Tenna-yas :

— A baba, nkk ar^a ayei ed Hemmad.

Hemmad yesa şşura, Bu-Cemran d aberkan. Yenna-yas :

— A yelli, balk ahaqel ttif Bu-Cemran ahir.

Tenna-yas :

— Ala! Yenna-yas :

— Niş metttif Bu-Cemran wala Hemmad?

Tenna-yas :

— Ala : d Hemmad ar^a ayei.

Yekker yenna-yas i-Bu-Cemran :

— Ihi nekkini tura yelli tugi-k : ur as tedduy

contrarier: elle épousera celui qu'elle veut.

Bou-Amrane rentra chez lui. Hammad épousa Arba. Quand vint le moment de l'emmener au domicile conjugal, Bou-Amrane alla couper la route du cortège et enleva la mariée: il l'emmena et la prit pour lui.

Variante.

Son père voulait qu'elle épousât Hammad parce qu'il était beau. Elle voulait Bou-Amrane qui était habile homme. Voyant que son père s'opposait à ce qu'elle épouse Bou-Amrane, elle fit semblant d'accéder à ses volontés.

Quand vint le moment où Hammad devait l'emmener chez lui, il la fit monter sur le mulet. Bou-Amrane prit alors les devants. Quand ils arrivèrent à l'endroit où se cachait Bou-Amrane, Arba l'aperçut et dit à son mari:

— Tiens-moi bien, que je ne tombe pas.

Il la tint serrée contre lui. Bou-Amrane, s'approchant alors, saisit la bride du mulet et tira dessus. Arba dit à son mari:

— Lâche-moi, (le même mot que pour: répudie-moi)!

Hammad perdit la tête et il dit, par trois fois:

— Je te lâche, (ou: je te répudie)!

Il ne comprenait pas que c'était un piège qu'on lui avait tendu. Bou-Amrane fit descendre la jeune femme et dit à Hammad:

— Maintenant que tu l'as répudiée, c'est moi qui la prends. Il l'emmena.

ara di-nneqma i-yelli : d win teby^a ara tay.

Yekker Bu-Ċemran yuṭal-eḍ. Hemmad yuṭ-iṭ. Asmi tekkr atteddu ttislit, Bu-Ċemran yezzewr-asen-ḍ s a-brid, yekks-asen-ṭ-iḍ. Yebbi-ṭ-iḍ, yerra-ṭṭ-iḍ i-yi-man-is.

Baba-s yeby^a attay Hemmad, yezyen. Neṭṭat tebya Bu-Ċemran, yehrec. Mi twala baba-s yettṭef degg^o-awal-is, ur yebyⁱ ar^a attay Bu-Ċemran, tes-tesmel teqbel.

Asmⁱ iḍ-yehder aṭ-yawi Hemmad s aḥham, yes-rekb-iṭ eff-userdun, Bu-Ċemran yezzewr-asen-ḍ s a-brid. Mi bḥden ɣer-din anda yella Bu-Ċemran, Ċerba twala-t, tenna-yas i-wergaz-is :

— Tṭf-iyⁱ ammar adeyliṭ.

Yettṭf-iṭ. Iqerrb-eḍ Bu-Ċemran, yettṭf aleg-gam userdun, ijebd-it-iḍ. Tennayas Ċerb^a i-wergaz-is :

— Bru-yi, (meḥsub : serrḥ-iyi).

Neṭṭa, yeffy-it leqel, yenna-yas :

— Byiṭ-am, eṣla telt merṭat.

Ur yefhim ara belli tticerkeṭṭ is undin. Bu-Ċemran inetṭ-iṭ, yenna-yas i-Hemmad :

— Tura tebrid-as : d nekk ara ṭ yayen.

Yebbi-ṭ.

Leçon principale, (suite): Le pauvre mari restait là, se frappant les mains (de dépit); le père disait:

Quelle histoire de la part d'une fille!

C'est donc ainsi, ma fille, (que tu agis envers moi,) malheureux!

Ah! si je pouvais trouver des hommes courageux,

Surtout des hommes aux couteaux acérés!

Arba raconterait cela à celui qui l'a en son pouvoir,

Elle qui pensait faire avec Hammad toutes ses volontés.

Il laissa donc Arba aux mains de celui qui l'avait enlevée. Hammad n'y revint plus. De honte, il se remaria, mais, quand il voulut faire venir chez lui sa nouvelle épouse, celle-ci, on ne sait par suite de quel sortilège, disparut également. Hammad en resta pantois: il se dit: cette fois, je vais me remarier sans que personne n'en sache rien. Il refit contrat matrimonial pour la troisième fois: la femme fut encore enlevée, disparut.

Quand à Arba, Bou-Amrane la tenait enfermée: il ne la laissa sortir qu'après la naissance de son premier enfant: il redoutait qu'on la lui enlevât.

Bou-Amrane et Hammad finirent par se rencontrer. Hammad, dans l'intention de se venger en enlevant à l'autre sa maison, dit à Bou-Amrane:

— Partage ta maison avec moi: je te paierai sur le champ; pour le moment, je retourne chez moi.

— Hammad, dit Bou-Amrane, il faut que je prenne conseil.

— Après de qui?

— Je dois prendre conseil.

— Bon, dit Hammad,

Bou-Amrane rentra chez lui: une fois dans sa maison, il ferma la porte sur lui

Yeqqim dinna lhal, argaz yekkat egr-ifassn-is.
Baba-s yenna-yas :

— Atin iyi teħdem yelli!

Akk^a, a yelli, a_a_ah!

A tizi, gr-eđ at-lala,

B-eħlaf, ay-at-wuzzal iteqqes.

Atteħku Ćerb^a i-wi tla

Tyill ed Ĥemmad wi tfureş.

Tameţţut, yunf-as i-wergaz yebbi-t. Ĥemmad mes-
Kin iruħ. Degg^o-akken yenneħcam, iĉawd ejjwaĵ i-mer-
tayan. Asmⁱ i t-t-id yebbi day-eni, cc ac^u i s t ihed-
fen, truħ. Yeqqim Ĥemmad iweħhem, iweħhem, yenna-yas:
Abrid-agⁱ adciwdey ejjwaĵ, yiwn ur isell. Iĉawd ej-
jwaĵ wi-s-telt merřat: day-eni tetwahedf-as, etruħ.

Ma d Ćerba, iħejb-iť Bu-Ćemřan. Almid asmi tes-
sa dderrya iť yessufey: yuġad ammar wⁱ i s-t-idditek-
ksen.

Uyalen emlalen Bu-Ćemřan ed-Ĥemmad. Yenna-yas
Ĥemmad iyill as yerr eťtar s-weħħam; yenna-yas :

— Ad iyi tebdud aħħam; Bih-fih a Ĥ ħellşey: a-
ql-iyⁱ aduřaley s aħħam.

Yenna-yas Bu-Ćemřan :

— A Ĥemmad, adciwřey. Yenna-yas :

— Wⁱ ara tciwřed? Yenna-yas :

— Adciwřey. Yenna-yas :

— Ruħ.

Bu-Ćemřan iruħ-eđ, yeĉna-dd aħħam, yerra tabburt

et se mit à danser. Il dansa, dansa, puis il sortit. Il rencontra alors Hammad à qui demanda :

- As-tu vu ce que je faisais chez moi ou n'as-tu rien vu?
- Bou-Amrane, répondit l'autre, moi, je n'ai rien vu.
- Tu es sûr que tu n'as rien vu, rien vu du tout? Comment se fait-il que tu n'aies pas vu ce que je faisais chez moi?

— Ce n'est pas possible et je ne veux pas te mentir: je n'ai rien vu.

— Alors, va. Mais Hammad demanda :

- Que pensais-tu me dire au sujet de la maison?
- Je te l'ai déjà dit: je prendrai conseil.

Le lendemain, quand ils se retrouvèrent, Hammad dit :

- Allons, Bou-Amrane, laisse-moi acheter ta maison.
 - Imbécile, dit Bou-Amrane, l'isolement dissimule la sottise: je ne vendrai pas ma maison: non, non: pour la maison, rien à faire: cette maison est à moi et restera à moi: tu voulais te venger mais tu ne me prendras pas: je ne vends pas la maison.
-

b^ob^oehham-is, la ycet^tteh. La ycet^tteh z-dahel b^ob^oehham, la ycet^tteh. Armⁱ ifukk eccdeh, yeffey. Mlalen-d ne^t-ta d-Hemmad. Yenna-yas Bu-Emran :

— Tezrid acu hedmey gg^e-ehham-iw eny ur tezrid ara? Yenna-yas :

— A Bu-Emran, nekk ur ezriy ara. Yenna-yas :

— Balek twalad-iyi ; Balek tezrid-iyi : amk akka nekkiniⁱ aye hedmey z-dahel b^ob^oehham-iw, keccinⁱ ur t tezrid ara? Yenna-yas :

— D elmuhal : ur K eskiddiby ara : ur Kezriy ara. Yenna-yas :

— Ihi ruh. Yenna-yas :

— Amek tennid f-ehham? Yenna-yas Bu-Emran :

— Ni^y enniy-ak adciwrey.

Azekka-nni, lawan iff ara d-emplilen, yenna-yas Hemmad :

— A Bu-Emran, awi-dd akk^a adaye^y ahham.

Yenna-yas :

— Wa lha^bel, elhelwa yesser lehbil : nekkiniⁱ ur eznuzu^y ar^a ahham. Ahham, ha^ti, ha^ti : ahhaminu, inu : kecciniⁱ tebyid ad iyi-d-erred e^ttar : nekkiniⁱ, ur iyi te^ttatafd ara : ur eznuzu^y ar^a ahham.

BOU-AMRANE et ses enfants.

Bou-Amrane retrouve son fils.

Bou-Amrane avait un domestique. La femme de celui-ci ainsi que l'épouse de Bou-Amrane accouchèrent le même jour ; toutes les deux eurent un garçon. La femme du domestique échangea son enfant avec celui de la femme de Bou-Amrane. Lorsque ces enfants eurent grandi, le domestique de Bou-Amrane le quitta, emmenant le fils de son maître qu'il prenait pour sien. Bou-Amrane, quand l'enfant eut grandi, reconnut vite que ce n'était pas le sien. Prenant sa femme à part, il essaya de savoir la vérité :

— Cet enfant n'est pas mon fils, lui dit-il.

— Mon cher, c'est bien le tien.

— C'est impossible : la femme du domestique a dû faire un échange.

Soupçonnant la vérité, il se mit à la recherche de ce domestique et se rendit à l'endroit où il travaillait. Avant d'arriver au village où il habitait, il trouva une bande d'enfants parmi lesquels il reconnut son fils. Il les appela. Cet enfant lui dit :

— Une femme l'a mis au monde mais ce sont des étrangers qui l'ont élevé.

Prenant l'enfant à part, Bou-Amrane lui demanda :

— Qui est ton père ?

— Je suis le fils d'un domestique, répondit l'enfant.

Bou-Amrane alla trouver l'homme et lui dit :

— Cet (enfant) est mon fils.

Bu-Ċemran yese^a aħemmas. Tamettut uħemmas -enni
aħettmettut-is erbant-eđ gg-ibbass, seant-eđ sin war-
rac. Tamettut uħemmas tbeddl-as emmi-s i-tmettut em-
Bu-Ċemran. Asmi meqđđrit warrac-enni, aħemmas yettaħ-
ħer ef-Bu-Ċemran, yebbi-t yejseld emmi-s. Bu-Ċemran,
asmi meqđđer weqcic, ifehm-it maċċi d emmi-s. Yettef
tamettut-is, yesteqsa-ť. Yenna-yas :

— Maċċi d emmi wagi. Tenna-yas :

— A wlidi, d emmi-k. Yenna-yas :

— D elmuħal : haca ma tbeddl itetmettut uħemmas.

Bu-Ċemran icukk, iruħ yetbee aħemmas-enni ř-wan-
da yħeddem. W-eqbel a đ-yaweđ taddart bbanda yella,
yufa tarbaet bbarrac, gar-asen yeşqel emmi-s. Yessawl-
asen, yenna-yasen :

— Wah! wah! Inetq-eđ weqcic-enni, yenna-yas :

— Ennta wlettu w-ennas rebba-hu.

Yuřal yettef aqcic-enni, yenna-yas :

— Amb^{oa} i d baba-k? Yenna-yas :

— Nekkini, d emmi-s uħemmas.

Iruħ ř-uħemmas-enni, yenna-yas :

— Wagi d emmi. Yenna-yas :

— Non, c'est bien mon fils.

Ils allèrent demander justice au roi. Bou-Amrane dit au roi :

— Je vais te dire comment on pourrait reconnaître mon fils. Donnons des chevaux aux enfants et laissons-les circuler ainsi une demi-journée; nous leur mettrons du beurre au menton; mon fils reviendra avec (des traces de) beurre sur l'épaule (car il l'aura essuyé); mais le fils de ce domestique l'aura (laissé couler) sur sa poitrine.

On les laissa partir.

En chemin, ils virent un champ de blé encore vert. Le fils de Bou-Amrane demanda (à son compagnon) :

— Ce champ, son propriétaire l'a-t-il, ou non, mangé?

— Tu es fou, dit le fils du domestique: un champ encore tout vert, tu demandes si son maître l'a mangé?

Un peu plus loin, ils rencontrèrent un très gros troupeau de brebis. Le fils de Bou-Amrane s'écria :

— Voilà un (beau) troupeau perdu!

— Un troupeau innombrable, dit son compagnon, tu dis qu'il est perdu!

Ils allèrent encore plus loin et trouvèrent un tombeau tout neuf, très grand:

— Celui qui est enterré ici, demanda le fils de Bou-Amrane, est-il mort ou vivant?

— Cette fois, dit l'autre, (je crois que) tu es complètement fou: le bonhomme est mort et enterré et tu demandes s'il est vivant!

— Ala: wagi d emmi.

Ruhen yer-esseltan, cürsen yur-es. Yennayas Bu-
Emran i-sseltan:

— A k-d efkey lumayer nemmi: aten nesserkeb f-
ieudiwen, aten nejj adruhen nnefs ebbass; asen ned-
hen timira-nnsen s-wudi: mmⁱ at-id yawi f-tuyat-is;
emmi-s uhemmas-ennⁱ a t-id yawi f-yedmarn-is.

Dleqn-as, ruhen.

Degg-ebriid, ufan tayzuyt ggirden, ttazegzawt. I-
netq-ed emmi-s em-Bu-Emran, yenna-yas:

— Tayzuyt-agi, yecca-t bab-is ney mazal?

Yenna-yaz-d emmi-s uhemmas:

— Keccini teddrewced: tayzuyt tazegzawt, keccini
teqqared bab-is yecca-t ney ma zal!

Kemmeln abrid-ennsen, bbedn ufan taqedcit bbul-
li tameqrant. Yenna-yaz-d emmi-s em-Bu-Emran:

— Ay tehla tqedcit-agi!

Yenna-yaz-d emmi-s uhemmas-enni:

— Taqedcit ur tessⁱ ara lehlab, kecc teqqared
tehla!

Qeddmen er-z-dat, ufan yiwn uzekka d ajdid, meq-
qer. Inetq-ed emmi-s em-Bu-Emran, yenna-yas:

— Ma yemmut eny ala win inetlen dagi?

Yenna-yaz-d emmi-s uhemmas-enni:

— Armi ttur^a ay teddrewcedes-tide[†]: bab-is yem-
mut, yenel: keccinⁱ ar teqqared bab-is yemmut n e y
mazal!

Après cela, ils revinrent auprès du roi. A leur retour, on constata que le beurre qu'ils avaient sur le menton au départ avait laissé des traces sur les épaules du fils de Bou-Amrane, mais le fils du domestique l'avait (laissé couler) sur sa poitrine. Le roi dit :

— Voici ton fils.

— Il faut, dit Bou-Amrane, les interroger sur ce qu'ils ont vu sur leur chemin.

Le roi leur posa la question. Le fils du domestique parla le premier, pour dire :

— Sire, ce garçon est fou.

— Comment as-tu vu qu'il était fou?

— En chemin, (près d'un) champ tout vert, non encore moissonné, il m'a dit : Son propriétaire en a-t-il, oui ou non, profité? Il m'a dit (plus loin) : Le troupeau de brebis est perdu, alors que ce troupeau était innombrable. Nous sommes passés près d'un tombeau neuf : il m'a demandé : Est-il mort ou encore (vivant), celui qui est enterré?

Le fils de Bou-Amrane dit :

— (J'ai) vraiment (dit) tout ce qu'il vient de dire, mais mes paroles avaient un sens (qu'il n'a pas compris). Le champ encore vert n'a de valeur pour son propriétaire que s'il n'a pas de dettes pour le passé. Le troupeau de brebis (peut être compté comme) perdu puisqu'il ne comporte pas de bélier. (Quant à) la tombe neuve, si celui qui y est enterré était homme de bien pendant sa vie, on peut dire qu'il n'est pas tout à fait mort; s'il n'a pas été un homme de bien, on peut dire qu'il est vraiment mort.

Bou-Amrane emmena alors son fils. Il dit à sa femme :

SS-yenna, uyalen-d armid esselṭan. Mi d-ebb^oden, ufan bellⁱ udi-nni yellan f-etmira-nnsen, emmi-s em-Bu-Ḥemṛan yebbi-t-iḍ yeftuyat-is, emmi-s uḥemmas yebbi-t-iḍ f-yedmarn-is. Inetq-ed esselṭan, yenna-yas :

— Atan d emmi-k. Yenna-yas Bu-Ḥemṛan :

— Ilaq aten testeqsıḍ d acu g ezṛan degg^o-ebriḍ ansⁱ i d-seddān.

Yesteqsa-ten esselṭan. Inetq-ed emmi-s uḥemmas-enni d amezwaru, yenna-yas :

— A sselṭan, aqcic-agi d aderwic.

Yenna-yaz-d esselṭan :

— Amek tezriḍ d aderwic? Yenna-yas :

— Mi nruḥ, tayzuyt tazegzawt werɛad tengir, yenna-yi : Yeçça-t bab-is ney mazal ? Yenna-yi : Taqedɛit bbulli teḥla, neṭṭat ur tessi lehsab. Nebbēḍ eṛ-yiwn uzekka d aǵdid, yenna-yi : Yemmut ney ma zal win inetlen?

Yenna-yas weqcic-enni, d emmi-s em-Bu-Ḥemṛan :

— S-tideṭṭ ayn akk^a i d-yenna, lameɛna tessā ssebba tmenna-yagi. Tayzuyt-enni tazegzawt telh^a i-bab-is m^a ur yetḡwalas ara di-lfayet. Taqedɛit-enni bbulli teḥla ɛla-ḥaṭeṛ ur tessi ara lefkel. Azekka-nnⁱ aǵdid, bab-is ma d bu-lḥiṛ igg-ella di-lḥeyyat-is yetṭusem-m^a ur yemmut ara; ma maççid bu-lḥiṛ, yetṭusemma yemmut es-tideṭṭ.

Yuyal Bu-Ḥemṛan yebbi-d yid-es emmi-s, yenna-yas i-tmetṭut-is :

— Le voici, mon fils.

Cet enfant devint berger de chameaux.

Démêlés de BOU-AMRANE et de son fils.

Bou-Amrane avait deux fils: l'un était intelligent, mais l'autre était sot. Le premier s'appelait Mohamed et le second, Ahsène.

Un jour, ils allèrent au marché. Mohamed dit à son frère:

— Va m'acheter un cheval pour dix sous.

— Frère, dit l'autre, es-tu fou? Qui te vendrait un cheval pour dix sous?

Un peu plus tard, Mohamed dit à son frère:

— Va m'acheter une ombre pour cinq sous.

— Es-tu fou, mon frère? Qui arracherait un arbre et te vendrait son ombre pour cinq sous?

Un peu plus tard encore, Mohamed dit à son frère:

— Porte-moi, je te porterai.

— Marche pour ton compte, répondit l'autre.

Le soir, en rentrant du marché, ils retrouvèrent leur père. Ahsène lui dit:

— Père, Mohamed m'a dit d'aller lui acheter un cheval de dix sous.

Le père lui demanda:

— D wagⁱ i d emmi.

Yeqqim weqcic, ikess ileyman.

Icerriđen 1952

Bu-Emran yesca sin warraw-is; yiwend uhr̥ic, ma d wa-yed d aegg̃un. Uhr̥ic, ism-is Muḥemmed; aegg̃un, ism-is Ḥsen.

Yibbass, ruḥen yer-essuq. Yenna-yas Muḥemmed i-gma-s :

— Ruḥ, aḡ-iyi-dd aṣudiw s-er̥r̥beṣ. Yenna-yas :

— A gma, t̥selbed : yella wⁱ arak yezzenzen aṣudiw s-er̥r̥beṣ?

Leḥhun day-enni cwit̥, yenna-yas Muḥemmed i-gma-s :

— Ruḥ, aḡ-iyi-d tili s-eṭṭ̥men. Yenna-yas :

— A gma, t̥selbed : yella wi dd- iqel̥sen ttejr̥^a, ad ak yezzenz tili s-eṭṭ̥men?

Leḥhun day-enni cwit̥, yenna-yas Muḥemmed i-gma-s :

— Bibb-iyⁱ, a K Bibbey. Yenna-yas :

— A gma, lḥu weḥd-ek.

Tameddit, segmi dd-uḡalen si-ssuq, bb̥den er-z-dat baba-t-sen, yenna-yas Ḥsen :

— A baba, yenna-yi Muḥemmed : ruḥ aḡ-iyi-dd aṣudiw s-er̥r̥beṣ. Yenna-yas baba-s :

— Qu'as-tu fait

— Je ne le lui ai pas acheté.

— Fils, dit Bou-Amrane, tu ne comprends rien: ce sont des chaussures qu'il te demandait d'acheter.

— Père, dit encore Ahsène, il m'a dit: va m'acheter un e ombre pour cinq sous.

— Qu'as-tu fait alors?

— Je ne lui ai rien acheté.

— Mon fils, tu manques de sens, dit Bou-Amrane: (il s'agissait) d'un chapeau de paille comme il y en a dans les marchés.

— Il m'a encore dit: porte-moi et je te porterai.

— L'as-tu porté?

— Non.

— Fils, dit Bou-Amrane, je finirai par croire que tu as la tête dérangée: il s'agissait de la conversation que vous auriez pu avoir en chemin.

Entendant cela, la femme de Bou-Amrane dit à son mari:

— Cet enfant, (elle parlait de Mohamed), tient de ses oncles maternels.

— Pas du tout, dit Bou-Amrane.

— Si, si: il leur ressemble.

Bou-Amrane dit alors:

— S'il tient vraiment de ses oncles maternels, je vais te soumettre quelques questions que tu transmettras à tes frères: demande-leur:

...

— D ac^u i s tħedmed eñni? Yenna-yas:

— Ur az-đ uyy ara. Yenna-yas baba-s:

— A mmi, tselbed: ttisil^a ik-đ yenn^a ad az-đ-a-
yed di-ssuq. Yenna-yas:

— A baba, day-enni yenna-yi-đ: ayiyi-đ tili s=
ettmen. Yenna-yas baba-s:

— D ac^u i s tħedmed? Yenna-yas:

— Ur az-đ uyy ara. Yenna-yas:

— A mmi, tselbed: d lemdell^a ig-eṭṭilin di-ssuq.

Yenna-yas Hsen:

— A baba, yenna-yi day-enni: Bibbi-yⁱ, a K Bib-
bey. Yenna-yas:

— A mmi, ma tħubbeṭ-đ? Yenna-yas:

— Ala. Yenna-yas baba-s:

— A mmi, ufiy-k eṭselbed: d lehdur ara thedrem
degg-ebrid.

Mi đ-esl^a ayagi, tenna-yasetmettut em-Bu-Ėemran
i-wergaz-is:

— Aqcic-enni, (Muħemmed), yecba-đ di-ħwali-s.

Yenna-yas:

— Ala. Tenna-yas:

— TTideṭ, di-ħwali-s i đ-yecba.

Bu-Ėemran yenna-yas:

— Ma di-ħwali-s i đ-yecba, adam iniy kr^a imes-
layn ad asen tinid i-watmatn-im. In-asen . . .

Variante :

Un jour, la femme de Bou-Amrane était occupée à moudre et elle chantait. (A un moment), elle chanta :

— Mes parents aussi sont intelligents.

Bou-Amrane survient, qui lui demande :

— Qu'est-ce que tu chantaïs là? répète.

— Je n'ai rien dit du tout.

— Tu vas aller chez tes parents et leur demander . . .

Suite de la leçon principale :

— (... Demande-leur :)

— Qu'est-ce qui est le plus lourd ? Qu'est-ce qui est le plus léger ? Qu'est-ce qui est le plus amer ? Qu'est-ce qui est le plus doux ?

La femme de Bou-Amrane partit pour aller chez ses frères. En chemin, elle rencontra son fils qui gardait les troupeaux :

— Mère, où vas-tu ainsi ? lui demanda-t-il.

— C'est ton père qui m'envoie chez t e s oncles, leur demander : Qu'est-ce qui est le plus lourd ? Qu'est-ce q u i est l e plus léger ? Qu'est-ce qui est le plus amer ? Qu'est-ce qui est le plus doux ?

Le garçon dit :

— Mère, je voudrais que tu ne le dises pas (à mon père) ...

— Fils, sois sans crainte.

— Va donc chez tes frères, puis repasse par ici : tu me diras ce qu'ils auront répondu.

Elle alla chez ses frères qui lui demandèrent :

— Qu'est-ce qui t'amène ?

Elle leur dit ce qui se passait :

Yibbass, la tezzad etmettut em-Bu-Ėemran,
la tdekkir tiqşidin, tenna-yas :

— Ula d imawlan-iw d elfahmin.

Yas-eđ Bu-Ėemran, yenna-yas :

— Ėiwd-az-đ i-wayen đ-ennd. Tenna-yas :

— Ur đ-enndi ara. Yenna-yas :

— Atruked s imawlan-im, asen tinid...

— (In-asen :))

— Acu zzayen? Acufessusen? Acu rzagen? Acu ziden.

Truk etmettut em-Bu-Ėemran eř-watmatn-is. Tufammi-s degg^o-ebriđ, yeksa. Yenna-yas :

— A yemma, sani wr akka? Tenna-yas :

— A mmi, d baba-ki yi-dd iceggeen eř-eřwali-k, ad asn iniy : Acu zzayen? Acufessusen? Acu rzagen? Acu ziden? Yenna-yas :

— A yemm^a, uęady ad iyi tđedseđ. Tenna-yas :

— A mmⁱ, ur ttaęad. Yenna-yas :

— Ruđ eř-eřwali, seddi-đ fell-i, ad iyi-dd-inid acu m-đ ennan.

Truk eř-watmatn-is, ennan-as :

— Acu km-iđ yebbin?

Telka-yasen eddeew^a akken teđra, tenna-yasen :

— Mon homme m'a dit : va chez tes frères et demande-leur de te dire : Qu'est-ce qui est le plus lourd ? Qu'est-ce qui est le plus léger ? Qu'est-ce qui est le plus amer ? Qu'est-ce qui est le plus doux ?

— Ce que tu demandes, dirent-ils, est facile (à trouver) : lourd : c'est le fer ; léger : c'est (l'ombellifère appelée) fêrûle ; amer : le goudron ; doux : le miel.

La femme reprit son chemin, retrouva le champ où son fils gardait les bêtes. Il lui demanda :

— Mère, que t'ont répondu mes oncles ?

— Ils m'ont dit, répondit-elle : voilà qui est très simple : ce qui est lourd, c'est le fer ; ce qui est léger, c'est la fêrûle ; ce qui est amer, c'est le goudron ; ce qui est doux, c'est le miel.

— Mère, répliqua le garçon, ce qu'ils t'ont dit ne répond pas à la réalité. Il faut répondre à mon père : ce qui est le plus lourd, c'est le bien ; ce qui est le plus léger, c'est le mal ; ce qui est le plus amer, c'est la dissension ; ce qui est le plus doux, c'est la bonne entente. Mais tu vas me jurer par Dieu que tu ne diras pas à mon père que c'est moi qui t'ai donné la réponse à faire.

— C'est entendu, mon fils, dit-elle.

Elle reprit son chemin. Quand elle arriva chez elle, Bou-Amrane lui demanda :

— Que t'ont répondu tes frères ?

— Ils m'ont répondu : Voilà qui n'est pas difficile : qu'est-ce qui est lourd ? le bien est lourd ; qu'est-ce qui est léger ? Le mal est léger ; qu'est-ce qui est amer ? amère est la dissension ; qu'est-ce qui est doux ? douce est la bonne entente.

Mais lui, avec sa clairvoyance, devina tout de suite que son fils

— Yenna-yi-đ wergaz-iw : aṭruhed er-watmatn-im
ad iyi-dd inin : Acu ẓẓayen? Acufessusen? Acu rẓagen?
Acu ẓiden? NNan-as :

— Ayagⁱ i m-đ yenna, d ayn isehlen. Acu ẓẓayen?
Ẓẓay wuzzal. Acu fessusen? Fessuswuffal. Acu rẓagen?
Rẓag qedran. Acu ẓiden? Ẓidet tamment.

Truh-eđ etmettut tteddu, armi đ-eḅḅed al-lmelk-
ennⁱ i g i yeksa mmi-s. Yenna-yas :

— A yemma, d ac^u i m-đ ennan elwali?

Tenna-yas :

— A mmi, nnan-iyi-đ : ayagi d ayn isehlen : Acu
ẓẓayen? D uzzal. Acu fessusen? D uffal. Acu rẓagen?
D qedran. Acu ẓiden? TTamment. Yenna-yas :

— A yemma, maççⁱ akk^a i m-đ ennan ig-ella lhal.
Ilaq ad as tiniđ i-baba : Acu ẓẓayen? Ẓẓay elħir. Acu
fessusen? Fessus eccerr. Acu rẓagen? Rẓag eccwal. A-
cu ẓiden? Ẓid lehna. Lameen^a, ad iyi teahdeđ s-Rebbⁱ
ur as tenniđ i-baba d nekk i m-đ yemlan. Tenna-yas :

— Yirbeħ, a mmi.

Tetṭf abrid-is, truh-eđ. Akken đ-eḅḅed s aħħam-
is, yenna-yas Bu-Ćemran :

— Acu m-đ ennan watmatn-im? Tenna-yas :

— NNan-iyi-đ : ayagi d ayn isehlen : acu ẓẓayen?
Ẓẓay elħir. Acu fessusen? Fessus eccerr. Acu rẓagen?
Rẓag eccwal. Acu ẓiden? Ẓid lehna.

Lameena, neṭṭa, imi yetkacaf, yesqel tiyitwin u-

n'était pas pour rien dans l'histoire et que c'était lui qui avait donné cette réponse. Il dit à sa femme :

— As-tu vu ton fils en chemin ?

— Je ne l'ai pas vu, répondit-elle.

Alors Bou-Amrane perdit patience : il sortit de (la maison) et, s'adressant à Dieu :

— Seigneur, dit-il, envoyez-nous vite un bel orage avec des grêlons comme des œufs de poule et du tonnerre.

Dieu l'exauça : la pluie tomba violente, puis il y eut de la grêle et du tonnerre. Bou-Amrane marcha un peu, puis il rentra chez lui. Il dit à sa femme :

— Femme, ton fils est mort.

— Qui t'a dit ça ? demanda-t-elle.

— C'est un berger, qui vient d'arriver, qui m'a dit : ton fils a été emporté par les eaux en furie.

La femme se mit à pleurer ; elle s'écria :

— Mon fils ! toi que je viens de quitter là-bas !...

Bou-Amrane dit alors :

— Si tu l'as vu là-bas, c'est qu'il n'est pas mort.

Ils n'en firent ni n'en dirent pas plus jusqu'au soir. Le fils de Bou-Amrane revint des champs. Son père lui dit :

— Pourquoi as-tu essayé de me supplanter ?

— Père, répondit-il, c'est à cause de ma mère que j'ai agi ainsi : je n'aime pas que vous ayez des mots entre vous ; et puis, (je pensais que) tu serais content de me savoir perspicace : tu règles les affaires de tout le monde : je prends de la graine.

Bou-Amrane déclara :

Kerciw-is, yefhem belli d emmi-s i z-d yennan akka.
Yenna-yas i-tmettut-is :

— Ma tezrid emmi-m degg^o-ebriḍ? Tenna-yas :

— Ur t ezriy ara.

Bu-Ėemran yekker yerfa. Yeffy-eḍ yer-beḥra, yed-
leb Rebbi :

— A Sidi Rebbi, fk-eḍ ageffur, ernu-dd igedrez
d-eḥḥeud s-lemḥawla.

Sidi Rebbⁱ iqebl-it-id : yewt-eḍ ugeffur, yerna-
dd ubruri d-eḥḥeud. Bu-Ėemran yelha cwiṭ, yuḡal-eḍ s
aḥḥam, yenna-yas :

— A tamettut, emmi-m yemmut. Tenna-yas :

— Anw^a ik-d yennan akka? Yenna-yas :

— D ameks^a i ḍ-yusan i yi-d yennan : emmi-k, teb^o-
bi-t elḥemla.

Tamettut tekkr-eḍ la teḥru, tenna-yas :

— A mmi, tura k-in eḣḣiy dihinna!

Yenna-yas Bu-Ėemran :

— Imi t tezrid dihinna^a, ur yemmut ara.

Qqimm armi ttameddit. Yusa-d emmi-s em-Bu-Ėemran
si-leḥla. Yenna-yas baba-s :

— Acimi ḍ-ekkiḍ ez-dat-i? Yenna-yas :

— A baba, yeff-udem ggemma^a i yi-d yusa wakka.

Ur ebyiy ar^a adyekker wawalgar-awen; yernuyili d el-
ferḥ aa tferḥeḍ imi Hercey : keḣḣ tfettud i-medden,
nekk leqqcey-t. Yenna-yas :

— Malgré tes bonnes raisons, tu subiras cent coups de bâton sur la plante des pieds devant tout le village rassemblé, pour avoir dit à ta mère (ce que tu sais).

— D'accord, père, dit le garçon, excuse-moi; mais j e te poserai auparavant trois questions auxquelles tu voudras bien répondre devant tout le monde.

Le jour fixé arriva. Les gens arrivèrent, firent cercle, laissant Bou-Amrane et son fils au milieu. Le garçon dit à son père:

— Maintenant, père, je vais te poser l e s trois questions auxquelles tu vas répondre: Père, de quoi sont peuplés les villages?

— Ce qui peuple les villages, dit Bou-Amrane, c'est (u n assemblage d') imbéciles et de gens intelligents.

— Comment tranches-tu d'homme sensé à homme sensé quand ils viennent contester?

— Fils, avec ceux-là, c'est facile: ils savent tous deux c e qui est raisonnable et ne réclament pas l'impossible.

— Père, que (fais-tu) quand il se présente, ensemble, u n imbécile et un homme sensé?

— Fils, même dans ce cas-là, ce n'est pas compliqué: l'homme intelligent, au moins, connaît son intérêt: je lui enlève un peu de son bien et le donne à l'imbécile.

— Père, et lorsqu'il s'agit de deux imbéciles?

— Mon fils, ce sont ces cas-là q u i m e font faire d e s cheveux blancs: je n'arrive pas (souvent) à arranger leur affaire e t j e n'ai avec eux que des ennuis.

— Père, qu'est-ce qui peuple les forêts?

— Fils, ce sont les bêtes fauves.

— Père, quelle est la force qui les réduit?

— Fils, les réduit la puissance divine.

— Həs akken, a mmi, ar d attayəd meyyat eessa
yel-lqae udar z-dat taddart iḥkel, imⁱ i s tenniḍ i-
yemma-k. Yenna-yas :

— Yirbeḥ, a baba, semmḥ-iyi; ad ak-d iniy tla-
t^a imeslayen ad iyi-tn-iḍ-essefrud z-dat elɛamma.

Yebb^od-ed wass-enni. Asen-d elyaci, dewwren, rran
Bu-ɛemran d-emmi-s di-tlemmast. Yenna-yas weqcic i-
baba-s :

— Tur^a, a bab^a, ad ag-d iniy tlat^a imeslayn ad
iyi-tn-iḍ-essefrud : A bab^a, acu iɛemren tudrin?

— A mmi, i tn iɛemren d ungif yaḥ ed-wuḥdiq.

— Amk i tfettud i-wuḥdiq ed-wuḥdiq m ara ḍ-ru-
hen r-ecceɛ?

— A mmi, wigi sehlen, eɛla-haɛer ssnen i-sin d
ac^u i zen-d yebbi lḥal, ur eṭṭalabn ara lmuḥal.

— A baba, acu mⁱ ara ḍ-yeddukel wungif ed-wuḥ-
diq?

— A mmi, ula d wagi, uryeweir ara : meḥḥar^a uḥ-
diq-enni yessn-iman-is : nekk a s ekksey cwiṭ degg^o-ay-
la-s, a t errey i-wungif.

— A bab^a, acu mara ḍ-yeddukel wungif ed-wungif?

— A mmi, d wigad-ennⁱ iyi-caben : ur asen tṭafy
ar^a aqerṛu : rebbuy deg-sen elḥif.

— A bab^a, ac^u iɛemren leywabi?

— A mmi, i tent iɛemren d izmawen.

— A bab^a, acu yernan izmawen?

— A mmi, iten yernan d eṭṭhil.

— Alors, père, je t'en prie, (au nom de cette puissance divine), pardonne-moi : prends quatre-vingt dix-neuf brins de l'alfa d'une natte pour me frapper : de cette façon, tu ne te parjureras pas et moi, cela ne me fera pas mal.

Son père lui pardonna : il le fit battre avec des brins d'alfa : tout le monde fut satisfait.

Variantes relatives à deux passages précédents :

- ... Père, qu'est-ce qui peut vaincre l'oued en crue?
- Le talus à quoi il s'oppose.
- Qu'est-ce qui vainc le talus à quoi il s'oppose?
- Le cheval bien harnaché.
- Qu'est-ce qui maîtrise le cheval bien harnaché?
- La bride que l'on tient solidement(?).
- Qu'est-ce qui est plus fort que la bride?
- La supplication et la bonté...

Bou-Amrane avait juré que, le soir, il donnerait à son fils cent coups de bâton sur la plante des pieds et, pour finir, le mettrait au feu. Il alla trouver le village et dit aux habitants :

— Allez tous couper du bois et débitez-le en bûches : ce soir, après avoir donné à mon fils cent coups de bâton, je le ferai brûler.

Après avoir fait ce serment, Bou-Amrane attendit qu'e, le soir, son fils ramenât les troupeaux. Or, le garçon, très intelligent, avait compris que son père pouvait très facilement jouer d'astuce à l'égard de sa mère.

— Ihi, ṭhil-k, a baba, efu-yi: ddm-eđ tessa w=tessin izemzumn ugertil ad iyi tewted: kečč ur eṭhen-netđ ara, nekk ur iyi ṭqerṛh ara.

Baba-s yeefa-yas, yewt-it-s-izemzumn ugertil; ir-gazen feṛhen aḵ meṛra.

- ... A bab^a, acu yernan elwađ ma yeyyed?
- D asawen mi dd-iseṛred.
- Acu yernan asawen mi dd-iseṛred?
- D aḷudiw imqeffed.
- Acu yernan aḷudiw imqeffed?
- D aleggam n-errba.
- Acu yernan aleggam n-errba?
- D eṭṭhil d-eljuḍa.

Yeggull Bu-Ḥemran Bellitameddit-ennⁱ adyefk i-mmi-s meyyat Jeldā sel-lqaeuḍar, taneggarut a t yesseṛy. Iruḵ er-at-taddart, yenna-yasen:

— Atzedmem iṛkel isyaren, atgezmem tiqej-murin, tameddit-agⁱ adewteyemmi s-meyyat Jeldā, taneggarut a t esseṛyey.

Ihi, g-mi yeggull Bu-Ḥemran, yeṭraju tameddit emmi-s adyerr elmal. Yuḷelḵal, emmi-s em-Bu-Ḥemran yeḳrec, yefhem Belliyemma-syezmer baba-s a ṭṭ ikelḷ; amm-ulac.

Il alla couper une botte de tiges de fêrûle et, la portant sur son épaule, il rentra à la maison.

Arrivé à la tajmât, il dit aux hommes rassemblés :

— Salut à vous tous.

— Salut et clémence de Dieu.

— Je vous en prie, gens du village rassemblés ici, dites-moi ce qui habite les rochers ?

Ils essayèrent, essayèrent (de trouver la réponse, mais) ne trouvèrent rien. Le garçon dit :

— Ce qui habite les rochers, c'est l'aigle et la chouette : je t'en prie, aigle, ne m'abandonne pas à la chouette.

— Dites-moi maintenant, je vous prie, continua-t-il, qui habite les forêts ?

Les hommes assemblés essayèrent, mais en vain, de trouver la réponse. Le garçon dit :

— Ce qui habite les forêts, c'est le lion et le sanglier : à lion, ne me laisse pas à la merci du sanglier.

Et il continua :

— Je vous en prie, hommes de la réunion, dites-moi qui habite les villages ?

Ils tentèrent de trouver une solution, sans succès. Le fils de Bou-Amrane dit :

— Peuplent les villages l'homme sensé et l'imbécile : je t'en prie, homme sensé, ne me laisse pas aux prises avec un imbécile.

Iruḥ igezm-ed tameqquntbbuffal, yebbi-tt-id
yef-tayeṭt-is, yural-ed s aḥḥam.

Yebbd-ed er-tejmaṣt, yenna-yasn i-y-at-tad-
dart :

— SSalam-w eeli-kum. NNan-as :

— SSalam w-erṛeḥmat eḷḷah. Yenna-yasen :

— Di-leenaya-nnwen, ay-at-tejmaṣt, ayi-dd-
inim d ac^u ig-zedyen acṛuf?

Ǝerḍen, Ǝerḍen at-tejmaṣt, urufin ara. Yen-
na-yasen :

— Ig-zedyen acṛuf D elbaz d-imieruf. (*)

Yenna-yasen :

— Di-leenaya-nnwen, ay-at-tejmaṣt, a yi-
dd-inim d ac^u ig-zedyen elyaba?

Ǝerḍen, Ǝerḍen at-tejmaṣt, u r ufin a r a.

Yenna-yasen :

— Ig-zedyen elyaba D izem d-ukelluf.

Di-leenaya-k, ay-izem,

Ur iyi jjaḷ^a ara s aḥelluf.

Yenna-yasen :

— Di-leenaya-nnwen, ay-at-tejmaṣt, ayi-dd-
inim d ac^u ig-zedyen tudrin?

Ǝerḍen Ǝerḍen, ur ufin ara. Yenna-yasen :

— Ig-zedyen tudrin, D ukṛic ed-wungif.

Di-leenaya-k, ay-ukṛic,

Uriyi jjaḷ^a ara s ungif.

(*) *Aḷ-uter, omis* : Ihi, di-leenaya-k, a lbaz,
Ur iyi jjaḷ^a ara s imieruf.

Il finit par dire :

— S'il vous plaît, gens de l'assemblée, dites-moi qu'est-ce qui vient à bout de la montée?

Ils cherchèrent sans trouver. Le jeune garçon dit :

— Ce qui vient à bout de la montée, c'est d'aller doucement... Alors, père, je t'en prie, réfléchis : ce qui vient à bout de la côte, c'est d'aller doucement : (je te prie de) ne me frapper qu'avec la botte de tiges de fêrule que j'ai apportée.

Son père lui pardonna : il le fit battre à coups de fêrule.

BOU-AMRANE tue son fils, (suite de la
leçon principale, p.57, l. 4) :

(Bou-Amrane perdit patience...)

Il fit semblant d'aller prendre l'air, revint, prit son burnous, sa ceinture et son poignard. Sa femme lui dit :

— Où vas-tu comme ça, mon homme?

— Il y a eu une bagarre dans la plaine, répondit-il.

— O mon fils ! toi que je viens de laisser là-bas !

Bou-Amrane ne demanda pas : comment se fait-il que tu sois passée par là-bas.

Il partit, rejoignit son fils : quand celui-ci l'aperçut :

— Père, dit-il, Dieu est plus grand que vous : égorge-moi : il vaut mieux que ce soit moi que ma mère.

Yenna-yasen :

— Di-leenaya-nnwen, ay-at-tejmaet, a yi-dd-i-nim d ac^u ig-ernan asawen?

Ǝerden, Ǝerden, ur ufin ara. Yenna-yasen :

— Ig-yelben asawen, d leƎqel... Ihi, di-leenaya-k, a baba, sself i-wudm-ik : igg-ernan asawen, d leƎqel : m^aur iyi twited s-etmeqqunt=enni bbuffal d-ebb^oiy.

YeeƎa-yas baba-s, yewt-it setmeqqunt bbuffal.

(... Bu-Ǝemran yekker yerfa...)

Yesteemel yeffey cwiƧ, yuƣal-eƩ, yeddm-eƩ aber-nus, tayeggaƧ, tajenwit. Tenna-yas etmettut-is :

— Sani wr akk^a, ay-argaz? Yenna-yas :

— Yekkr umennuy deg-zayar. Tenna-yas :

— A mmi, din i k ejjiy!

Dya, mⁱ is-d-enna, ur az-d yennⁱ ar^a acimi teed-dad dinna.

Iruh. Yebbed ƣur-emmi-s. Akkn i t-idd iwala winna, yenna-yas :

— A baba, yif-iƙen Rebbi. Zlu-yi : Ƨif nekkini wala yemma.

Il le disposa selon le rite pour l'immolation, l'égorgea, le découpa : les bras d'un côté, les jambes de l'autre. Il le mit dans un sac. En arrivant, il dit à sa femme :

— J'ai tué un mouton : il y aura beaucoup de monde à manger : va au village et, de maison en maison, demande...

Variante :

Un jour, le fils de Bou-Amrane partit pour garder les bêtes. Un lion survint qui voulait tout dévorer. Le fils de Bou-Amrane se débrouilla pour le tuer. Le soir, il rentra à la maison. Au cours du souper, il dit à son père :

— Père, tous les jours, quand je garde les bêtes au champ, il arrive un lion pour les dévorer : tu devrais venir l'attendre un matin et le tuer.

— C'est facile, fils, dit Bou-Amrane. J'irai le guetter et je le tuerai.

Le lendemain matin, Bou-Amrane partit, le fusil à l'épaule, pour les champs. Que fit son fils ? Arrivé sur les lieux avant son père, il dépeça le lion qu'il avait tué, revêtit son pelage et se cacha dans un fourré. Bou-Amrane voyant (la chose) de loin, ne reconnut pas son fils, ne vit qu'un lion et arma son fusil. Son fils, entendant son père relever le chien de l'arme, se mit à crier :

YetKubr-it, yezla-t, igezm-it: afus wehd-es, a-
 ɗar wehd-es. Yebbi-t-id di-tcekkart. Akken ã-yebbëd,
 yenna-yas i-tmettut-is:

— Zliɣ-ã ikerri: ass-agi, nese^a inebgawn atas:
 ruḥ eɣ-taddart ttirni, a sen tinid...

Yiwen wass, yekkr emmi-s em-Bu-ɛemɾan yek-
 sa. Yeena-t-id yizm as yeçç elmal. Iḥedm-as el-
 fekra mmi-s em-Bu-ɛemɾan, yenya-t. Arni ttamed-
 dit, yuɣal s aḥḥam. Mi teɣṭn imensi, yenna-yas
 i-baba-s:

— A baba, Kull-ass mⁱ ara kessey di-tferka,
 yeṭruḥu-ã yiwen yizem adi yiçç elmal. Tur^a ilaq
 atruḥed yer-s alebced n-etṣebḥiyin, a t_utenyed

Yenna-yas:

— D ayn ig-sehlen, a mmi. Adruḥy a t qar-
 sey, a t enyeɣ.

Azekka-nni ṣṣbeḥ, yekker Bu-ɛemɾan yeddem
 tameḳhelt ef-tayett^g-is, iṛuḥel-leḥla. Ihi, mmi-s,
 ank ara yehdem? Yezzwer baba-s el-leḥla, yuz^a
 izm-enni yenya, yels^a aglim-is, yeffer deg-ma-
 day. Bu-ɛemɾan iwala-t em-Beccid, ur tyeqil a-
 ra d emmi-s, iyill d izem, yessali zznad a t i-
 wet. Mmi-s yesla baba-s mig-essuli zznad, yek-
 kr isegged:

- Prends garde, père, de tirer sur moi : je suis ton fils !
 - C'est honteux, fils, de tirer avec le cran d'arrêt !
- Il tira, le tua, l'emporta chez lui...

Autre variante :

Il y avait un homme et sa femme : ils avaient un garçon ; son père l'aimait beaucoup : où qu'il allât, il l'emmenait avec lui.

Un jour qu'il allait à la chasse, son fils lui dit :

- Père, je viens avec toi ?
- Viens, fils.

Ils partirent et arrivèrent à la forêt : (là), ils se séparèrent : le père alla d'un côté, le fils, d'un autre. Le père vit un lièvre et se mit à le poursuivre. Le garçon, qui était dans un autre coin, se mit lui aussi en quête d'un lièvre. Le père, voyant bouger des choses, tira un coup de feu : à ce moment-là, son fils cria :

- Père, c'est moi !

Le père se précipita vers lui, le trouva mort : il l'emporta chez lui.

— Yur-k, a bab^a, adiyi tewted: nekk d em-
mi-k! Yerra-yas baba-s:

— D elsar ma yekkl, a mmi.

Yewt-it, yenya-t. Yebbi-t-id s aqjam...

Yella yiwen wergaz y a kettmettut-is, sean
yiwen bbeqcic. Ikemml-it atas baba-s: anda yed-
d^a adyeddu yid-es.

Ass-enniⁱ, iruk yer-essyada. Yenna-yas:

— A bab^a, adedduy?

— Eyy^a, a mmi.

Rukn, armi bben er-tezgi, mfaragen: ba-
ba-s yerra r-yiwet eljiha, mmi-s er-tayed. Dya,
baba-s iwal^a awtul, itebe-it. Aqcic-enni, yuy-it
di-ljiha-mmi, yeffer deg-maday: ulad netta yeb-
y^a adyettf awtul. Baba-s, mi yezra lhajatettem-
biwil, yewt-it es-weebar, alamidd-isuy emmi-s,
yenna-yas:

— A baba, d nekkini!

Baba-s yuzzel yer-s, yufa-t yemmut; yebbi-
t-id s aqjam.

Suite de la leçon principale :

Il dit à sa femme :

— J'ai tué un mouton : nous avons des invités : balaie la maison ; tu nous feras cuire le manger dans une marmite qui n'ait jamais servi ni pour banquet de réjouissance ni pour repas de deuil.

— Bien, dit-elle.

Elle parcourut (toutes les maisons du) village les unes après les autres. On lui disait partout :

— Tous, nous avons eu nos joies et nos peines : pour les réjouissances, notre marmite nous a fait cuire de la viande ; pour les deuils, des cardons sauvages.

Elle revint à la maison et dit à son mari :

— Mon homme, ils ont tous des joies et des peines.

— Eh bien, ton fils est mort, que Dieu t'aide à supporter ta peine : quand Il nous l'a donné, nous avons eu de la joie ; maintenant qu'Il nous l'enlève, nous voilà dans la tristesse. Mais, prends garde : si je te vois pleurer, tu iras le rejoindre !

Variante :

... Mais il ne dit rien à la mère, seulement :

— J'ai rapporté du gibier en quantité : va au village et tâche de me trouver : une maison qui n'ait pas eu à faire un repas de deuil ; un moulin à main qui n'ait pas été taillé au marteau ; un cœur que la douleur n'ait jamais meurtri.

La femme partit, parcourut tout le village, sans trouver.

Il demanda :

Yenna-yas i-tmettut-is :

— Zliy-d ikerri : nese^a inebgawen. Fers ahham, aγ-d-essebbed elqut di-tuggi werjjin nefrih werjjin neqrih. Tenna-yas :

— Yirbeh.

Truh tnud^a ak taddart ttirni. NNan-as ak :

— Nefreh, neqreh ak : mⁱ ara nefreh, tuggi-nney tessebbay aksum ; mⁱ ara neqreh, tuggi-nney tessebbay acriwen.

Tuγal-ed s ahham, tenna-yas i-wergaz-is :

— Ay-argaz, ferhen ak, qerhen ak. Yenna-yas :

— Atan emmi-m yemmut, Rebbⁱ akm isebber. Asmⁱ i γ-t yefka Rebbi, nefreh ; asmⁱ i γ-t yekkes, neqreh. γur-m attetrud : akem ernuy γur-es !

... Lameɛna yeffr-it i-yemma-s. Yenna-yas :

— A tameɛttut, ass-agi bbiγ-dessyada tameq^o-rant. Kemmini, ffy er-taddart, steqsⁱ a d iyi-dd-afed : Ahham ur nessebb^o ennei di-læmr-is ;

Tissirt wer yenjir wefdis ;

Tasa wer nejrih di-læmr-is.

Truh etmettut, tnuda yaɛ taddart, ur tufⁱ ara. Yenna-yas :

— Alors, ma (fille), toi aussi, résigne-toi : ton fils est mort : j'ai (cru) tirer sur une pièce de gibier : c'était ton fils.

La pauvre femme se mit à pleurer, à pleurer : elle comprenait que tout le monde ici-bas peut avoir le cœur meurtri, qu'elle n'était pas la seule (dans son cas).

BOU-AMRANE et sa fille.

Bou-Amrane avait une fille qui arriva à (l'âge du) mariage. Beaucoup l'avaient demandée mais le père n'en accordait à personne et pour chacun trouvait la bonne raison afin de ne peiner qui que ce fût. Il s'était mis dans la tête de ne donner sa fille qu' lorsqu'elle-même le déciderait. Il voulait aussi se rendre compte de sa maturité.

Variante :

La fille de Bou-Amrane était soupçonnée de se mal conduire. Son père, en ayant eu vent, y allait avec elle d'insinuations. Elle, qui n'était pas bête, fit tout pour se disculper, montrer qu'elle était au-dessus de tout soupçon et savait se tenir...

— Ihⁱ, a wletma, ulad kemmini, šebbr iman-
im: emmi-m yemmut: ewtey eššyada: ziy d emmi-m.

Tameṭṭut-enni, meskint, teṭru, teṭru. Tef-
hem s-ekra bbin yellandi-ddunnit tejreh tasa-s,
maççⁱ ala neṭṭat.

Bu-Ėemran yessa yelli-s, tebb^od i-Jjwaj. Ac hal
bbin i ṭṭ idelben, yugⁱ a sen-tyefk. Kul-yiwen yaf-az-
d essebb^a i-wakkn ur eṭhaqn ara. Neṭṭayefra deg-ger-
ruy-is ur yetṭak ara yelli-s alamma tenna-yaz-d es-
yiman-is; yebya day-ennⁱ adizer tamussni ggelli-s.

Yelli-s em-Bu-Ėemran cukken-ṭ medden tleh-
hu yir tikli. Baba-syesla, ičudd ttidet, yewt-iṭ
s-eṛrkuz. Neṭṭat tefhem, tessukksed ašar-is di-
tmess, Belli zeddiget gg^o-ayn ihešren, tezmed i-
jufar-is...

Suite de la leçon principale : Un jour entre autres, elle dit à son père :

— Père, je voudrais aller au marché.

Le père, lui jetant un regard comme s'il avait voulu l'avaler, se fit répéter :

— Au marché?!

— O u i .

— (Eh bien,) va, dit-il.

Tout bien considéré, il s'était mis dans la tête de la tuer quand elle reviendrait : il ne se rendait pas compte qu'elle cherchait à se marier.

Quand elle revint, il lui demanda :

— Alors, ma fille, tu t'es bien promenade au marché?

— Oui, père, répondit-elle : j'ai parcouru tout le marché.

— Qu'est-ce qui t'a surtout plu dans ce que tu as vu?

— Père, dit-elle, une seule chose m'a plu.

— Qu'est-ce donc qui t'a plu? Elle répondit :

— De tout ce que j'ai vu, le plus remarquable était que
La brebis et sa fille sont égorgées en même temps,
Ce à quoi on les pend, c'est leur propre patte.

Quoiqu'il ait bien compris, il demanda à sa fille :

— Ma fille, qu'est-ce que cela veut dire?

— Père, dit-elle, si j'ai une sœur quise conduit mal, si je me conduis bien, l'inconduite de ma sœur ne saurait me porter préjudice.

— C'est bon, dit-il : Dieu t'a épargné : sans cette réponse, ta tête volait ce soir même. M a i s , d ' i c i à d e m a i n ,

Yibbass degg-ussan er-Rebbi, tennayas i-baba-s:

— A baba, byiy adsewwqey.

Nejta yecca-t es-wallen, yenna-yas:

— Atsewwqed? Tenna-yas:

— Aneam. Yenna-yas:

— Ruḥ.

Ulaḳayenni, nejta yefra degqerruy-is mi d-ebbēd di-ssuq a tt ineḡ: ur d-yebb^{oi} ara s-leḡbar belli ttu-byin i teby^a atejweḡ yelli-s.

Akken d-ebbēd di-ssuq, yenna-yas:

— A yelli, thewweḡd aḡ di-ssuq? Tenna-yas:

— A baba, ssuq kamel nudaḡ-t-id. Yenna-yas:

— Acu km iseḡben di-ka d-nudaḡ? Tenna-yas:

— A baba, ur iyi-eḡib wara siwa yiwet elḳaja.

Yenna-yas:

— D acu km iseḡben? Tenna-yas:

— Ka d-nudaḡ, ufiḡ ala yiwet elḳaj^a ig-elhan:

Temzel tiḡsi d-yelli-s:

Mḳul-yiwt i yeḡ eteelleḡ d'aḡar-is.

Ḥas yefhem, yenna-yas i-yelli-s:

— Ihⁱ, a yelli, amek yetterjem wawal-agi?

Tenna-yas:

— A baba, ma ssiḡ weltma d iri-t, nekkini lhiḡ, lewseḡ-enni bbelm^a ur iyi-d yeṡṡawd ara.

Yenna-yas:

— Ruḥ, imene-ikem Rebbi: tili, maḡḡi d awal-aḡⁱ, a d-yafḡ uqerruy-im tameddit-a. Ulaḳayen s-uzekk^a

je t'aurai trouvé chaussure à ton pied: je vais te marier.

Le gendre de Bou-Amrane lui vole un mouton.

Bou-Amrane avait donné sa fille en mariage à un pauvre hère. Un jour, comme ils mouraient de faim, la femme dit à son mari:

— Va au troupeau de mon père, vole une bête et ramène-la.

Le gendre de Bou-Amrane alla voler un agneau au berger du troupeau; rentré chez lui, il l'égorgea et sa femme et lui le mangèrent.

Le soir, quand il rentra, le berger de Bou-Amrane, comptant ses bêtes, constata qu'il manquait un agneau:

— Où as-tu laissé cet agneau? demanda Bou-Amrane.

— Je n'en sais rien, répondit-il.

Bou-Amrane envoya chercher son gendre:

— Viens avec moi à la recherche d'un agneau.

La fille de Bou-Amrane dit à son mari:

— Veille à ne pas boire trop d'eau: mon père aurait vite fait de te reconnaître (coupable).

Bou-Amrane et son gendre partirent donc à la recherche de l'agneau. A chaque rigole d'arrosage rencontrée, le jeune homme lapait de grandes gorgées d'eau: il but ainsi cinq ou six fois. Bou-Amrane lui dit:

— Viens, fils, rentrons: je sais où est la bête.

Quand le gendre de Bou-Amrane rentra, sa femme lui dit:

ufiy-am elqiss uđar-im : a km efkey.

Bu-Ċemran yefka yelli-s i-yiwen d igellil. Yiġ^o
bass ellužen. Tenna-yas etmettut-ennⁱ i-wergaz-is :

— Ruġ er-tqedġitem-baba, akr-eđ yiwen yehf, a-
wi-t-iđ.

Adeġġal em-Bu-Ċemran iruġ yukr-eđ yiwn izimr i-
wmeksa ; yawđ-eđ s aġġam, yezl^a izimer. ; ċċan-t neġta
tmettut-is.

Tameddit, yebġġd-eđ umeksam-BuĊemran, yekseb el-
mal, yuf^a iħuġġ izimer :

— Ay-ameks^a, anda terriđ izimer?

Ameksa yenna-yas :

— Ur ezriy ara.

Bu-Ċemran isawl i-wdeġġal-is, yenna-yas :

— Eyy^a anruġ anqellb izimer.

Yelli-s em-Bu-Ċemran tenna-yas i-wergaz-is :

— ħur-k atteswed athiwelđ aman : ak yesqel baba.

Bu-Ċemran d-uđeġġal-is ruġn adqellebn izimer.
Targ^a iyer yebġġd uđeġġal-is, adimekkn imi-s i-waman :
yeswa ħemsa ney setġ^a iberdan. Bu-Ċemran yenna-yas i-
wdeġġal-is :

— Eyy^a, a mmⁱ, annuyal s aġġam : iban wufrik.

Adeġġal em-Bu-Ċemran yebġġd-eđ s aġġam : tenna-yas

— Que t'a dit mon père?

— Il m'a dit: Je sais où est la bête.

— Eh bien, dit-elle, que le diable t'emporte: il faut maintenant que j'aille chez mon père.

Elle prit un couffin, y mit la peau (de l'agneau) et, par-dessus, la tête accommodée, dont elle avait coupé les naseaux et partit pour aller chez son père.

Elle arriva chez lui, le trouva assis. Elle déposa devant lui le couffin: il regarda ce que lui apportait sa fille, vit la tête, dit:

— Ma fille a raison: la faim n'a pas de nez.

Il leur donna du bétail, de l'argent: ils devinrent riches.

Bou-Amrane traite mieux ses autres gendres que le mari de sa fille: v. FICHIER 1962, La Famille, p.44, anecdotes mise au compte de Bou-Amrane.

Bou-Amrane et le roi.

Il y avait un roi qui convoqua (un jour) ses sujets et les fit se rassembler. Ils se réunirent: il posa trois questions:

— Dites-moi: Qui est ton frère?

Qui est ton ami?

Qui est ton ennemi?

Ils cherchèrent, sans rien trouver. Ils dirent au roi:

— Il en reste un, qui n'est pas là: c'est Bou-Amrane.

etmettut-is :

— Acu k-đ yenna baba?

— Yenna-yi-đ : Iban wufrik. Tenna-yas :

— Awwah ! A kk iɣurɣ Rebbi ! Tur^a adruheɣ s aḥ-
ham em-baba.

Teddm-eđ aqecwal, terradeg-s aḥedduf-enni, teɟ-
ja-dd aqerɣu-nni m-buzelluf s-ufella, tgezɛm-as anza-
ren, truḥ er-baba-s.

Tebbđ-eđ er-baba-s, tufa-t-iđ yeqqim. Tessers-
as aqecwal-enni. Imuɣel d ac^u i đ-ebbi yelli-s, iwa-
l^a aqerɣu-nni m-buzelluf, yenna-yas :

— Yelli tesseɛ lḥeqq : laz d war tinzar.

Yefka-yasen elmal, idrimen : qqlen dimerkantien.

Yella yiwn esselṭan iceggeɣ yel-lyaci-s, yenna-
yasɛn adennejmaɛen. NNejmaɛen : yennayasen tlat^a imes-
layen :

— Adiyi-dd-inim : Amb^{oa} i d egma-k ?

Amb^{oa} i d akbib-ik ?

Amb^{oa} i d aɛdaw-ik ?

Nudan, ur ufin ara. NNaɛ-as i-sselṭan :

— Mazal yiwen, ula ḥdd-it : d Bu-Ḥemran.

Le roi l'envoya chercher: Bou-Amrane refusa de se déplacer: il envoya au roi son mulet, son chien et sa femme. Il voulait lui faire comprendre: ton frère, c'est l'animal qui te sert de monture: il te porte, et ton bagage en plus, où il te plaît: un frère, s'il t'aime, te soulage de ton fardeau et le prend sur son propre dos. — Ton ami, c'est ton chien: on ne lui donne à manger que chichement; il ne dort que très peu, veillant sur toute la courée; son maître peut dormir en toute tranquillité. — Ton ennemi, c'est ta femme: (commence à la) surveiller dès le matin quand elle se prépare (pour la journée):

Elle commence ses sournoiseries dès la fontaine:
Ta respectabilité est mise à l'étal et dissipée;
Ton bien est vendu à vil prix;
Tes parents, elle les surveille mais ne leur obéit pas;
Ta réputation est promenée dans les lieux de réunion.

Iceggeɛ ɣer-s add-iruh. Bu-ɛemran yugⁱ ur d-i-
 ruh ara: iceggeɛ ɣer-esseltan aserdun-is yaɛ ed-weq-
 jun-is yaɛ etmettut-is. Yeby^a a z-d yini: Egma-k, d
 ezzayla-k: akk-id-eɛibb, add-ernu lqecc-ik ansⁱ i k
 yehwa: egma-k, mi kk ihemmel, a g-d yekkes tasekkemt
 a k t-id yawi ff-eerur-is. - Ahbib-ik, daqjun-ik: neɟ-
 tak-as tameict s-eccehha; neɟt^a u r yeggan ara: yeɟ-
 eassa di-lhara; bab-is adyetts ur yesɛi lhuf bbacem-
 ma. - Aedaw-ik, ttametut-ik: eass-itmi tebges eɛɛbeh:

A k-d-ebdu lekyud si-tala;

ɛɛferr-ik yeffɛy ur yeqqim ara;

ɛɛrezq-ik yenza s-yir essuma;

Lwaldin-ik teuss-iten, urten tɛud^a ara;

NNif-ik yeffy adhedren di-tjemmuyɛ.

Sagesse de BOU-AMRANE.

Bou-Amrane dit à son fils: Ne sois pas amer, comme la centaurée ou le laurier-rose: les gens te cracheraient; ne sois pas, non plus, doux comme le miel: les gens te suceraient: sois comme la grenade aigre-douce

Bou-Amrane dit à son fils: Quand tu es en compagnie et que tu as faim, soif ou si tu es fatigué, ne dis pas: j'ai faim, j'ai soif, je suis fatigué: il en est (peut-être) de même pour les autres; mais si un petit caillou te blesse le pied, enlève-le car il ne fait de mal qu'à toi.

Bou-Amrane dit à son fils:

— Va couper du bois mais n'y passe pas trop de temps.
— Comment yeux-tu, demanda son fils, que je coupe du bois sans y passer du temps?

— Je vais te dire, dit Bou-Amrane, comment il faut faire: si tu coupes de tout petits morceaux, tu mettras beaucoup de temps; si tu fais de gros morceaux, tu iras vite.

Variante :

Des amis de Bou-Amrane vinrent lui demander:

— Ton fils est-il ici?

— Il est allé couper du bois, répondit-il.

Yenna-yas Bu-Ċemran i-mmi-s : Ur eġġili d arżagan
am-eqlilu nɣ asyaɣ ilili : a k essusufen medden ; ur
eġġili d aẓidan am-tamment : ak summen medden : ilⁱ am
elmuz el-leħlu.

Yenna-yas Bu-Ċemran i-mmi-s : Ma teddukled d-med-
den, tili tellużed neɣ tfuded neɣ tesyid, ur ā-eqqar
ara llużey, neɣ fudey, enɣ esyiy : akkni tedra d-yer-
fiqn-ik irkel. Ma tkecm-ak teblallact s aḍar, tinna
kks-iġġ-id eela-haṭeɣ haca keċċ i tduɣ.

Yenna-yas Bu-Ċemran i-mmi-s :

— Ruħ atqeddred aseryu, meṇ^a ur eṭsettil ara.

Yenna-yas emmi-s :

— Amek tebyid adqeddrey ur eṭsettily ara?

Yenna-yas Bu-Ċemran :

— Ammiⁱ, ad ak emley erɣay : ma tezzemzid, atset-
led ; ma tesherwed, atɣiwled.

Ruħen yehbibn-enni m-Bu-Ċemran, ennan-as :

— Ma yella mmi-k? Yenna-yasen :

— Iruħ a ā-yegzem isyaren. NNan-as :

— Va-t-il tarder? demandèrent-ils.

— Non, il ne tardera pas: s'il fait de gros morceaux, il sera bientôt de retour; s'il les fait trop petits, il cassera sa hache et reviendra.

Bou-Amrane met son fils à l'épreuve.

Lorsque le fils de Bou-Amrane fut devenu un jeune homme, son père se dit: Il faut que je sache si ce fils a reçu de Dieu une tête bien faite; sinon, je ne le considère pas comme mon fils.

— Fils, lui dit-il donc, j'aimerais te dire comment certaines choses se passent.

— De quoi s'agit-il? demanda le fils.

— J'ai rencontré, dit Bou-Amrane, deux individus: l'un semblait de fer, l'autre de fibre de fêrûle: qui sont-ils?

— Le fer, c'est celui qui considère le secret qu'on lui a confié comme une chose grave: il ne dit rien d'inconsidéré: il est lourd comme fer; celui qui est léger ne sait pas garder un secret: il manque de constance: il ressemble à la fêrûle.

— Fils, dit (encore) Bou-Amrane, j'ai vu deux individus: l'un tirait en avant, l'autre en arrière: qui sont-ils? — Celui qui tire en arrière, c'est celui qui a le cœur mauvais: il progresse comme le crabe de rivière: il promet et ne tient pas. Celui qui tire en avant, c'est celui qui sait garder un secret: il suit la route de la tradition religieuse: il ne marche pas comme un crabe.

— Ihi, m^a adiseṭṭel? Yenna-yasen :

— Ala, ur yeṭseṭṭil ara : mayessewsee leq-
dẹe, add-ịyiwel ; ma yessedyeq leqdẹe, adyeṛz a-
gelzim, a ð-yụyal.

Mi g-eḅbẹd emmi-s em-Bu-Ċemran d ilemzi, yenna-
yas : Mmi-yagi tur^a adjẹṛṛbey ma yesfehm-it Sidi Reb-
bi, ney, m^a ulac, ur t hẹṣ̣bey ara d emmi.

Yenna-yas i-mmi-s :

— A mmi, ak-in esnẹteykra n temsal amki llant.

— D ac^u, a baba? Yenna-yas Bu-Ċemran :

— A mmi, ufiy sin, yiwen qqarn-as d uzzal, ma
d wayeḍnin qqarn-as d uffal : d acu-ten?

— Uzzal, d win yessẹn elbaḍna ẓzayen, ur ð-i-
yellⁱ ara leib deg-mi-s : ẓzay amm-uzzal. Win eḥfifen
ur yezmir ar^a adyẹṭtef elbaḍna : ur yezmir ar^a adila-
wi : Kif-Kif nẹṭta d uffal.

Yenna-yas Bu-Ċemran :

— A mmⁱ, ufiy sin, yiwn ijebbed yẹrẹz-dat, wa-
yeḍ yẹṛ-deffir : d acu-ten? — Win akkennⁱ ijebbden
ẹṛ-deffir, d winna mi yella ccẹṛṛ degg-ul, ileḥh^u amm-
ifịrẹṣqes : yeṭṭaḳṛ adar ẹṛ-deffir ; win ijebbden ẹṛ-
z-dat, d win akkenni yẹṭ̣nadin adyesseṛ : yẹḅbị Kan a-
brid ẹṛ-Rebbi : ur ileḥh^u ar^a amm-ifịrẹṣqes.

Bou-Amrane dit (enfin) :

— Mon garçon, j'ai vu une source qui se déversait en deux bassins : l'un était plein, l'autre restait vide : qui représentent-ils ?
— Celui qui est plein, c'est l'homme qui patiente, qui supporte ennuis et mauvaises paroles. Le vide, c'est l'homme qui ne supporte pas : tout ce qu'il a sur le cœur, il le dit, s'en débarrasse.

Bou-Amrane, voulant se rendre compte de la maturité d'esprit de son fils, l'envoya au marché, en lui disant :

— Ce qu'il y a de meilleur, apportes-en.

(Le garçon) partit et chercha dans tout le marché : que rapporterait-il de bon à son père ? Il rapporta des langues.

Deux ou trois semaines plus tard, Bou-Amrane lui dit :

— Tu iras au marché et en rapporteras ce qu'il y aura de moins bon.

Le garçon alla au marché et Bou-Amrane constata qu'il rapportait encore des langues, un plein sac. Le soir, le père demanda :

— Pourquoi ça ? Je t'ai envoyé chercher ce qu'il y aurait de meilleur, tu as rapporté des langues ; je t'ai envoyé chercher ce qu'il y aurait de moins bon, tu reviens avec des langues : dis-moi donc ce que cela veut dire.

Le fils répondit :

— J'ai remarqué que tout ce qu'il y a de bon vient de la langue et tout ce qu'il y a de mauvais en vient également. Tout sort de la langue, bon ou mauvais.

Un jour, Bou-Amrane demanda à son fils :

— Qui est ton père ?

Yenna-yas Bu-Emran :

— A mmⁱ, ufiy tala tefreq yef-sin isuraj : yi-wen yeççur, ma d wa-yed d ilem : d acu-ten? — Win * yetlawin, yesseblasen tilufa d-yir-meslay. Ma d win iferyen, d win ur neɣlawⁱ ara : ayen yellan, a t-id yenyel.

Bu-Emran yeby^a adizer emmi-s ma yessen eny ur yessin ara. Yefka-t eyr-essuq, yenna-yas :

— Ayen yelhan ayi-tidd-awid.

Iruɛ, iqelleb di-ssuq : ac^u aaz-ɔyawⁱ bɔayen yelhan i-baba-s? Yebbi-yaz-d ilsawen.

Snat ledwar ney tlata, yenna-yas :

— A d-sewwqed, ayi-dd-awid ayen yellan d iri-t di-ssuq.

Iruɛ, yura day-en d ilsawn iz-ɔyebbi : yeççur-eɛ tacekkart ggilsawen. Tameddit, yenna-yas baba-s :

— Acu yff-akkagi? Ceggseyk a yi-dd-awid ayen yelhan, tebbid-iyi-dd ilsawen ; ceggseyk a yi-dd-awid ayn en-dir, tebbid-iyi-dd ilsawen. Tur^a in-iyi-d d acu d elmeena bɔaya. Yenna-yas emmi-s :

— Walay ayen yelhan itekk-eɛ segg-iles, ayn en-dir itekk-eɛ segg-iles : Kull-ec segg-ils i dd-iteffey, yelha ney dir-it.

Yibbass, Bu-Emran yesteqsa mmi-s, yenna-yas :

— Amb^{oa} i d baba-k? Yenna-yas :

(* Vautelaz lica : Win yeççur, d wa-yed ...)

— Toi, répondit le garçon.

Bou-Amrane prit alors un bâton et le roua de coups. Après un moment, il lui demanda une seconde fois :

— Qui est ton père ?

— C'est toi.

Bou-Amrane revint sur lui avec le bâton. Il s'éloigna et survint le chacal qui trouva le fils de Bou-Amrane en larmes :

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-il.

Bou-Amrane junior raconta l'affaire au chacal : celui-ci lui dit :

— Si ton père revient te poser la même question, dis-lui : Pardonne-moi, père : mon vrai père, c'est Dieu et non pas toi.

Le père ne recommença pas à frapper son fils quand celui-ci lui eût fait la bonne réponse.

Le fils de Bou-Amrane était tombé amoureux d'une négresse : son père lui dit :

— Cette femme ne te convient pas.

Il ne voulut pas rompre. Un jour, son père rapporta (du marché) des poumons, des tripes et de la viande rouge. On mit le tout dans la marmite. Pendant que la viande cuisait, Bou-Amrane dit à son fils :

— Fils, plonge ta main dans la marmite pour savoir si la viande est cuite.

Il en retira du poumon après s'être brûlé. La viande rouge était au fond. Bou-Amrane plongea sa main dans la marmite et ramena de la viande rouge. Il dit à son fils :

— D keçç.

Yekker yeddm a^oekkaz ineddhas s-teyrit. Yeste^ofa, yu^oyal-^od ye^or-s yesteqsa-twi-smertayen, yenna-yas:

— Am^ob^a i d baba-k? Yenna-yas:

— D keçç.

Yu^oyal ye^or-s es-teyrit. Akkn i^oru^oh, i^osedda-^od wuc-cen yufa-^od emmi-s em-Bu-^ocem^oran la ye^otru. Yenna-yas wuccen:

— D acu k yuyen?

Yehka-yas. Yenna-yas wuccen:

— Mⁱ ara d-yu^oyal baba-k, mik^ok-i^od yesteqsa, tint^oas: Semm^oh-iyⁱ, a baba: baba n-e^oşşeh^oh d Rebbi u-mea d keçç.

Yekker baba-s ur irenn^u ara s-teyrit mⁱ iz-^od yer-ra s-elwi^oab-enni yelhan.

Mmi-s em-Bu-^ocem^oran ye^oceq di-taklit. Yenna-yas baba-s:

— Tamettut-agⁱ ur k etlaq ara.

Yugⁱ adyettih^oher. Ass-ennⁱ, i^oru^oh baba-s a^od-ya-wi turin, i^okerciwen, aksum azeg^ogay. Gren^ot a^ok er-tug-gi. Akken yet^otebb^oa, yenna-yas i-mmi-s:

— A mmi, g r afus-iker-tuggima yebb^oa weksun.

Yeddm-e^od turin, yer^oya: azeg^ogay-enni yeyli al^ol-lqae. Bu-^ocem^oran i g r afus-is ez-dahel, yeddm-e^od aksum-ennⁱ azeg^ogay. Yenna-yas i-mmi-s:

— Que celui qui se brûle se brûle au moins pour ce qui en vaut la peine.

Le fils alors rompit avec cette négresse.

Variante:

Bou-Amrane avait sept fils; il était âgé. Avant de mourir, il voulut savoir en lequel de ses enfants il pouvait placer sa confiance. Il alla un jour au marché et en rapporta de la viande et des bas morceaux.

Arrivé chez lui, il demanda à sa femme de faire cuire cette viande, le tout ensemble, sans rien laisser.

Le soir, tous les enfants se retrouvèrent à la maison pour le souper. Bou-Amrane dit à sa femme:

— La viande est-elle cuite?

— Oui, répondit-elle.

La viande était sur le feu et la marmite bouillait. Bou-Amrane dit à ses fils:

— Les enfants, la viande est dans la marmite: ceux qui en veulent n'ont qu'à plonger la main dans la marmite et prendre ce qui leur convient.

Les six (premiers) ne trouvèrent qu'une des tripes, du poumon, des morceaux de foie: à chaque fois, un mauvais morceau et ils n'y revenaient pas.

Le plus jeune, quand il tombait sur un bout de tripe ou un bas morceau, il le rejetait dans la marmite.

Il s'y reprit à six fois et chaque fois se brûla.

A la septième fois, il tomba sur un bon mor-

— Win yerɣan, yerɣ meqqar f-ayen yelhan.

Imir-en yejjja mmi-s taklit-enni.

Bu-ɛemɣan yesɛa sebɛa warraw-is. Meqq^oer di-
leemɣ-is. W-eqbel adyemmet, yebɣ^a adizɣ a n w a
degg^o-arraw-is iff ara yetkel. Isewweqyiwen wass
eyɣ-essuq, yebbⁱ-dd aksum aɣ ed-wefwad. Yawed s
ahham, yenna-yas i-tmettut-is attessebb^o aksum-en-
ni yef-tikkelt, ur tejjja^a acemma.

Tameddit-enni, nnejmasen-ɔ irkel warraw-is
s ahham eyɣ-imensi. Bu-ɛemɣan yenna-yas i-tmet-
tut-is :

— Ma yebb^aa weksum? Tenna-yas :

— Ih.

Aksum-enni yella yef-elkanun, tuggi tebb^oel.
Yenna-yasn i-warraw-is :

— A wladi, atan weksum di-tuggi : win ye-
byan adyeçç, adigr afus-is yerɣ-tuggi, adyeddm a-
yn is yehwan.

Sejta-nni mlalen-ɔ d-ikerciwen, tturin, tta-
sa : kra bbⁱn ɔ-yeddm en ayn en-dir yerɣ^a, iwehher
er-deffir. Lakin amezyan, mⁱ ara yemmy a ɔ-yeddm
akerciw en ayn en-dir bb^oeksum, at yerr yerɣ-tug-
gi. Yeddm akkagi sejt^a iberdan, mkul ebrid yeb^o-
b^o urɣu. Abrid wi-s-sebɛa yemlal-ed ttecriht el-

ceau: il le mangea et oublia ses brûlures.

Le père reconnut ce petit: lui seul pouvait garder les traditions familiales: il dit à ses fils:

— Que celui qui veut se brûler se brûle pour ce qui en vaut la peine en ce bas-monde.

Bou-Amrane n'avait qu'un seul ami; son fils multipliait les siens. Un jour, son père, l'ayant convoqué, lui dit:

— Pourquoi te faire tant d'amis?

— Père, lui répondit le garçon, mes amis me sont très attachés.

Bou-Amrane se demandait comment procéder avec son fils. Un jour, il lui dit:

— Nous allons tuer un mouton pour préparer un souper à tes amis et au mien. Mais nous allons essayer de savoir ceux qui nous aiment vraiment.

— Voilà une bonne idée, dit Bou-Amrane junior.

Le lendemain, ils tuèrent le mouton, couvrirent d'un sac la carcasse et le sang dégoulinait. Bou-Amrane dit à son fils:

— Fais venir tes amis un par un.

Il fit venir le premier et lui dit:

— Hier soir, un ennemi est venu pour essayer de nous voler: nous l'avons, mon père et moi, tué: regarde le sang: il est dans

leali : yeddm-iṭ-īd, yeçça-t, yettu timeryiwt-en-
ni yerya.

Dinna baba-s yeçqel amezyan-enni : ala neṭ-
t^a ig-wala yezmer adikemmel elɛaddan-etjaddit.
Yenna-yasn i-warraw-is :

— Win yebyan adirey, adirey yeḥf-ayen el-
leali di-ddunnit.

Bu-Ḥemran yessa Kan yiwen weḥbib; ma d emmi-s,
yestūqqut iḥbiben. Ass-ennⁱ, isawl-az-d baba-s :

— Acimi la testūqqutt iḥbibn atas?

Yenna-yas emmi-s :

— A baba, nkk iḥbiben Hemmeln-iyⁱ atas.

Bu-Ḥemran yetḥemnim ank arayehdem i-mmi-s. Ass-
enni, yenna-yas :

— Annezl^u aḥerfⁱ, asen enbeddl imensⁱ i-yeḥbi-
bn-ik ed-weḥbib-iw; lameṣn^a a ten enjerreb anzer anw^a
iḥhemmlen segg-ul. Yenna-yas emmi-s :

— Yelha rray-agi.

KKren-d azekka-nni, zlan aḥerfi, yūmmen-t s-et-
cekkart deg-daynin, jjan idamnn uzzlen. BuḤemran yen-
na-yas i-mmi-s :

— Siwl-asn i-yeḥbibn-ik yiwen yiwen.

Isawl-eḍ i-wmezwaru, yenna-yas :

— Lecca yusa-d weɛdaw i-wakkn ad ay yak'er, nu-
yal nezla-t nekk ed-baba : atn-iḍ idamnn-is : atan deg-

l'étable; nous l'avons caché sous une couverture.

L'ami lui demanda :

— Que veux-tu que je fasse ?

— Je voudrais, dit-il, que tu nous aides à le mettre en terre avant que tout le monde le sache.

— Jamais, dit l'autre, je ne voudrais être mêlé à une affaire pareille.

Bou-Amrane parla pour dire :

— Va, fils, et Dieu te protège; n'en dis rien à personne.

Il en fut ainsi jusqu'au dernier des amis du fils de Bou-Amrane. A la fin, celui-ci dit :

— Fais maintenant venir mon ami.

Aussitôt qu'il eut appelé: Oh! un tel!... Il répondit:

— O u i !...

— Il faut que tu viennes tout de suite, dit le fils, mon père a besoin de toi.

— J'arrive, dit l'autre.

Quand il arriva, il trouva Bou-Amrane tout triste: il lui demanda :

— Qu'as-tu donc ?

— Il m'arrive, dit Bou-Amrane, une mauvaise histoire: hier soir, en pleine nuit, un ennemi est venu nous voler: nous l'avons tué, mon fils et moi: il faudrait que tu nous aides à l'enterrer et que personne n'en sache rien.

L'ami de Bou-Amrane dit :

— Ce juif fils de juif venait vous voler ? N'aie pas peur: je vais faire disparaître ce sang, que personne ne puisse le voir: toi et ton fils, restez tranquilles: j'en ai charge d'aller l'en-

Daynin, nɣumm-it. Yenna-yas umeddaɣl-ennⁱ-ines:

— Acu tebyid ak hedmey? Yenna-yas:

— Byiy ay tɛiwned at nentɛli-wakkn ur ay izerr

Hedd. Yenna-yas winna:

— Aɛaden: ur tɛɣekkij ara di-ddeɣw^a am tagi.

Inetɣ-eɛ Bu-ɛemran:

— Ruɣ, a mmi, di-sslama r-Rebbi: ur t eqqar i-

Hedd.

Akkn akken irɣel, armi kfan yelɣiben n-emmi-s.

Yuyal Bu-ɛemran yenna-yas i-mmi-s:

— Siwl-eɛ tur^a i-welɣib-iw.

Akkn is-ɛ isawl: A leflani, yerra-yas winna:

— Anɛam! Yenna-yas:

— Lak yeqqar baba yessefk add-awɛeɛ tura, hwa-

jeɣ-k. Yenna-yas:

— Aql-iyi-n.

Akkn ɛ-yebbed, yufa-ɛ Bu-ɛemran yelɣizen: yenna-yas:

— Ac^u akka k yuyen? Yenna-yas Bu-ɛemran:

— Tedra-ɛ yid-i taluft tameɣrant: degg-id leeca yusa-ɛ weɛdaw i-wakkn ad ay yakɛr. Tura nenɣa-t, nekk d-emmi: byiy ad iyi tɛiwned a tɛntɛl i-wakkn ur selln ara medden.

Inetɣ-eɛ welɣib-ennⁱ-ines, yenna-yas:

— Yusa-dd ak yakɛr wuday Ben wuday? Ur ttaɣad: awi-ɛ tur^a awen ekksey idammn-agⁱ akkn ur zerrn ara medden. Keɣɣ d-emmi-k, qqimet kan: d nekk aa t yawin

terror.

Il ôta alors la couverture et vit qu'il s'agissait d'un mouton, pas d'un homme. Il dit à Bou-Amrane :

— Bou-Amrane, tu m'as fait peur : je croyais bien qu'il s'agissait d'un homme.

Ils prirent alors ce mouton, l e dépecèrent, l e découpèrent, le firent cuire et le mangèrent : tous (les trois) furent contents : Bou-Amrane, son ami et son fils. Il dit à ce dernier :

— Les amis, on les reconnaît non dans les paroles d'affection,
Mais dans l'adversité quand elle survient.

Un jour, Bou-Amrane tomba malade. Que pensez-vous qu'il fit ? Il réunit ses enfants et leur dit :

— Si vous êtes vraiment mes fils, apportez-moi ce q u e je vous demanderai : un morceau du bois le plus inutile ; un poil de la barbe la plus négligée ; une plume du plus mauvais oiseau.

Ils partirent et cherchèrent, cherchèrent, sans trouver. Il y en avait un, le plus jeune, qui gardait les bêtes : i l était intelligent et le plus aimé de tous. Il partit e n quête, lui aussi : qu'allait-il faire ? Il trouva l'amine qui se faisait raser à la tagnaft : il prit un de ses poils. Dans les champs, il trouva le laurier-rose : il se demanda à quoi il pouvait servir : il ne pouvait pas faire une poutre, ni du bois de chauffage : vouloir le brûler, c'est s'abîmer les yeux : il ne sert donc à rien : il prit donc un morceau de bois du laurier-rose. Il considéra e n s u i t e l e s oiseaux, t o u s :

at netley.

Yuyal imir-n adyekks ayummu-nni : yufa-dd aherfi, maççi d argaz. Yenna-yas :

— A Bu-Emran, tsefqed-iyi : yilleç d eşşekk d argaz.

Uyaln imir-en ddemn aherfinⁱ, uzan-t, gezmen-t, ssebben-t, eççan-t. Ferhen ejmie, Bu-Emran ed-weh-bib-is yağ d-emmi-s. Yuyal Bu-Emran yenna-yas i-mmi-s :

Ihbiben, maççi di-lembidda:

GG-ir tegniç ma tella.

Yiwen wass, Abu-Emran yehlek. Amk ara yehdem, ur iheddem? Icedda yesnejmaç-d arraw-is, yenna-yasen:

— Ma d arraw n-tideç i tellam, a yi-dd-awim a-yn ara wen essutrey. Yenna-yasen : Atrukm a yi-dd-awim asyar degg-ir esyar, anžad degg-ir tamart, erric degg-ir eççir.

Ihi ruhen warraw-is, nudan, nudan, ur ufin ara. Icedda yiwen, d amejtuħ deg-sen, ikess. Yehrec mlih, d ameczuz-enni deg-sen. Iruk. Ihⁱ, amk ara yehdem? Yufa-d lamin yetšettil di- tejmaçt : yebbi-dd anžad. Yufa di-lehla diç-n ilili : yesked, yesked i-wimⁱ i-laç : ur ilaç i-wejgu, ur ilaç ar^d i-wserçu : win arat yesserçen addreylent walln-is : ur ilaç i-wacemmek : yebbi-dd asyar ilili. Yesked dayen eççeyur irkelli:

il se dit: il n'y a pas de plus mauvais oiseau que le pivert: il fait des trous et n'en a pas pour lui même: ses oeufs, il les dépose dans le nid des autres: c'est vraiment, se dit-il, l'oiseau le moins intéressant. Il prit une des plumes de l'oiseau.

Arrivé à la maison, il dit à son père:

— Voici, père, un des poils que se faisait raser l'amin: on peut dire que l'amin est un pauvre bougre: il devient amin et on ne le paie pas, mais s'attire la malédiction de tout le monde. Le moins intéressant des oiseaux, c'est le pivert: il fait des trous mais pond ses oeufs dans le nid des autres. Le pire des bois, c'est celui du laurier-rose: il ne sert à rien: on ne le brûle pas, on n'en fait pas de poutres: il ne sert à rien: c'est le plus mauvais des bois.

En l'entendant, Bou-Amrane fut rempli de joie; il dit:

— Grâce à Dieu: quand je mourrai, j'aurai un fils qui me ressemble.

Anecdote communément portée au compte de Bou-Amrane.

Un homme avait deux fils: l'un était intelligent, l'autre, sot. Il les éleva jusqu'à ce qu'ils soient en âge et les maria. Un jour, seul, il se dit: Mon pauvre, te voilà vieux: j'arrive à u col de la mort: il faut que je réunisse mes enfants et que je leur fasse moi-même le partage.

Il réunit donc ses enfants et leur dit:

yenna-yas : Ur walay ara ttiɣen-dir amm-ubuneqqayeb : i-heddem tigurizin, neɣɣa^a ur yesaⁱ ara n-etgurizt. Timellalin-is, yettarw-itent i-tgurizin bbiyid. Yenna-yas : d wagi kan id ir ettiɣ. Yebbi-d yencew di-rric=enni bbefruɣ-enni. Yebbɔd-ed sahham, yenna-yas :

— Atnⁱ, a baba : ata wanzadyetsettil lamin : in-as d lamin i d ir ergaz : yettuɣal d lamin ef-taddart, ur yettuɣellaɣ, yerna yettawi deɣwessu l-leibad. Yenna-yas : Ir ettiɣ d abuneqqayeb : i-heddem tigurizin, neɣɣa timellalin-is yettarew i-tgurizin bbiyid. Yenna-yas : Asɣar degg-ir esɣar d ilili : ur yelhⁱ i-wacemmek : ur yelhⁱ i-wserɣⁱ, ur yelhⁱ i-wejg^u, ur yelhⁱ i-ketta kaja : ihi, d wagⁱ i d ir esɣar.

Deg-mⁱ i s yehder, yefrek Ubu-ɣemran, yenna-yas :

— Lhendu LLeh : ma mmuteɣ, seiɣ emmⁱ i d-yecban edg-i.

Yiwen wergaz yesa sin warraw-is : yiwen d ulɣic, ma d wayed d aɣeggun. Irebba-tn-idd akkn armⁱ i meqqɣrit, ijewwɣ-asen. Yeqqim yibbass k a n akka welld-es, yenna-yas : Ay-ul-iw, nekkini tura meqqɣrey, aql-iyi yef-tizi l-lmut : ilaq-iyⁱ adjemɣey arraw-iw : ad asen ferɣey s-ufus-iw.

Yekkr ijeme-ed arraw-is, yenna-yasen :

— Vous le voyez, je vais bientôt mourir : il me faut vous partager mon bien et voir ce que vous en ferez. Je vous partagerai mon argent et je vous donnerai aussi des terres et des maisons. Allez et

Ne vivez que de beurre et de miel ;

Dormez dans de bonnes couvertures ;

Que votre marché soit à votre porte.

Ils se séparèrent. Chacun regagna sa maison. Le nigaud crut qu'il devait faire à la lettre ce qu'avait dit son père : il n'avait pas compris. Il mangea du beurre et du miel ; il dormait dans de chaudes couvertures ; il établit un marché devant sa porte et tout le village s'y réunissait. Il eut bientôt dépensé sa part et il tomba dans la misère.

L'autre, qui était (comme nous l'avons dit) intelligent, commença à se faire du souci dès le jour du partage. Il se donna beaucoup de peine à chercher comment il pourrait faire prospérer la fortune de son père. Il ne dormit pas de la nuit. Il se dit : demain, je me mettrai au travail. Il dit à sa femme :

— D'abord, je vais réparer un peu la maison et je construirai un magasin devant la porte.

Il se mit vivement à son travail de bâtisseur : il eut fini en un rien de temps. Il acheta du bétail. Il faut encore qu'il aille voir son champ, se dit-il, et à sa femme :

— Femme, prépare-moi des provisions : demain, je me lèverai de bonne heure. Tu me selleras la bête, que je puisse partir.

Une fois sur place, il se mit à défricher son champ, puis il planta une clôture et fit les labours. Il revint chez lui. Au moment de la moisson, il alla moissonner et il resta quinze jours absent.

— Tura nekkini twalam-iyi qrib ademmtay : ilaq-
iyⁱ ad awen ferqey cci-w akkn adwaliy amk ara s tñed-
mem. Yenna-yasen : Idrimn, awen ferqey ; awen ernuy
tamurt, awen ernuy tanezduyt. Ruñet :

Atsicism ala gg-udi ttamment ;

Idş-ennwen di-tekdifin ;

SSuq-ennwen ez-dat_tebburt.

Ruñen. Kul-yiwen yeen^a ahham-is. Aseggun-ennⁱ i-
sudd ttide^{tt} ay is-d yenna baba-s at yehdem : ur yefhim
ara. Itett^{tt} udi ttamment ; yeggan di- tekdifin ; ssuq-is
ez-dat_tebburt, adijemme ak taddart. Yeçç^a ayla-s ar-
mi tekker fell-as.

Ma d uñric-enni, ass-ennⁱ i f isen yefreq baba-s,
yebda-t weybel : yethebbir amk ara yehdem i-cci m-ba-
ba-s, yeb^y^a at yesnunnet. Kayekka yid uryett^{tt}is. Yen-
na-yas : Tur^a, azekka mi ñ-ekkrey, adeenuy ccey^l-iw.
Yenna-yas i-tmettut-is :

— Tamezwarut, adsiwdey cwiñ i-lhara ; adebnuy
yiwet_tñanuñ z-dat_tebburt.

Yekkr ihelles i-lhara-s : yiwet_teswiwifukk-iñ.
Yuy elmal, yenna-yas : Tura mazal-iyⁱ adruñey yer-tey-
zut. Yenna-yas i-tmettut-is :

— A tamettut, heggi-yⁱ aswin : azekk^a adekkrey
zik. SSebrede-iyi zzayl^a, adruñey.

Akkn iruñ, yebda-t es-wefras. Akken t ifukk, i-
ferg-iñ, ikerz-iñ. Dya yuyal-eñ sahham. Armi ñ-ekñer
lawan n-etmegra, iruñ er-tmegra : yekkan hemsettac en-

Sa femme était inquiète. Elle dit à sa fille :

— Va voir ce qu'il devient et souviens-toi bien de ce qu'il te dira.

Quand elle eut rejoint son père, celui-ci lui dit :

— Ma fille, je vais te dire quelque chose que tu répèteras à ta mère : essaye de ne pas oublier :

Soleil qui te lèves, de bon matin éclaire les rochers ;

Arrive jusqu'à ma femme, qui a si beau sourire : dis-lui :

L'homme n'est pas mort : il meissonne à en tomber (de fatigue).

Si tu ne comprends pas tout, dis-lui : il meissonne à en tomber de fatigue.

La fille revint près de sa mère et l'u i rapporta les paroles de son père. Elle comprit aussitôt e t lui envoya une corvée d'entraide. Il ramassa sa récolte et la rentra dans l e magasin qu'il avait construit : c'était là le marché à construire devant sa porte. Il dit alors : Dieu repose les os de mon père qui m'a indiqué la conduite que j'ai suivie.

Pour ce qui est du beurre et du miel, se dit-il, je n'ai pas besoin d'en acheter : c'est le fruit du travail de mes mains. Les bonnes couvertures, c'est la fatigue que je sens une fois lancé dans le travail : le soir, je tombe de sommeil et peux dormir n'importe où, même dans une rigole d'arrosage.

Son frère le nigaud dit à sa femme :

— Il faut que j'aille consulter un vieux sage.

Il y alla et dit :

— Je t'en prie, sage vieillard, je voudrais te demander quelque chose.

— Que veux-tu, garnement ?

— Nous sommes deux frères à qui notre père a partagé s o n bien en mourant :

yum. Tamettut-is tuys-it: tenna-yas i-yelli-s:

— Ruḥ edlu fell-as, tecfuḍ dac^u aram-ā yini.

Akken tebbēḍ yur-baba-s, yenna-yas:

— A yellⁱ, amm iniy yiwet elḥaja, in-as-t i-yem-ma-m; lameena yur-m attettud. Yenna-yas:

Ay-itij ā-icerqen, Ššbeḥ zik ezwir s azru;

Awed r-etmettut, eḥkuyas, Tin umi yecbeḥ usedšu,

In-as: argaz ur yemmut: Ala ymegger yessuḥlu.

M^a ur tefhimḍ ar^a akk^a, in-as: A la ymeggr, iyelli.

Taqcict truḥ yur-yemma-s, teawd-as ayni s-ā yen-na baba-s. Neṭṭat tefhem, tnecd-as tiwizi. Ijeme-eḍ errezq-is, yerra-t er-tḥanuṭ-enni yebna: d winn^a i d essuq n-ez-dat tebburt. Yenna-yas: Adig Rebbⁱ iḥsan em-baba di-rreḥm^a iyi-mlan abrid-agi bbiyⁱ!

Yenna-yas: Udi ttamment, ziy maḡḡi ttijaw ara tn-iḍ aḡwey: d ayagⁱ i ā-jemsey akka s-ifassn-iw. Iḍeṣ en-tekḍifin, d aeggu mⁱ ara aegguḡ ḡḡasmi bdiy elḥed-ma: mi bbḍey tameddit, urezriy and^a ara ḡliy s iḍeṣ, ḥas ula yef-targa bbaman.

Yenna-yas egma-s-ennⁱ aeggun i-tmettut-is:

— Ilaq-iyⁱ adruḥey a ā-ciwrey bab^a amyar azem-ni.

Iruḥ yenna-yas:

— NNay, a bab^a amyar, bbiy a k iniy yiwet el-ḥaja. Yenna-yas:

— D acu tebyid, ay-amcum? Yenna-yas:

— Yeḡḡa-yay-ā baba-tney di-sin; iferqay ecci-s:

J'ai eu la même part que lui.

— Si ton frère a plus de fortune que toi,

Plante un verger d'arbres à greffer;

Si ton frère a l'avantage sur toi en raison de ses qualités de
sa femme,

Fais tout ce que tu voudras: (tu n'arriveras à rien). Qu'en
vous a dit votre père?

— Il nous a dit: ne mangez que du beurre et du miel; dormez dans
de bonnes couvertures; que votre marché soit devant votre porte. J'ai
suivi ses conseils et maintenant je suis dans la misère. Je n'ai même
plus un souper par jour. Que faut-il faire? Je suis allé voir les pro-
priétés de mon frère: elles sont en pleine prospérité. Il a acheté du
bétail; il fait fructifier son avoir. Il a construit un magasin devant
sa maison.

— Alors, fils, va et fais comme lui. Pour dormir dans une bonne
couverture, travaille jusqu'au soir, à en tomber de fatigue, tu dor-
miras n'importe où: voilà la bonne couverture; le beurre et le miel,
ce sont tes mains: si tu manges ce qu'elles auront récolté, l'appé-
tit te fera manger même des glands: voilà donc pour le beurre et le
miel; quant au marché devant ta porte, ce sont les fonds que tu feras
fructifier et qui t'aideront jusqu'à ta mort.

Il revint chez lui et fit comme l'ouï avait dit le vieillard: de
plus en plus il s'amassa des biens.

d ayn it-idd işakñ iyi-dd işakñ nekk.

— Ma yif-ik egma-k ayla,

ZZ^u amguđ n-eṭṭelqim;

Ma yif-ik egma-k lemra,

Hdem n e γ qqim. Amk awen-d yenna ba-

ba-t-wen?

— Yenna-yay-d: Atteṭṭm al^a udi ttamment;

Ategganem di-tekđifin;

SSuq-ennwen z-dat_tebburt. Nek-

kinⁱ akk^a i ḥedmey, tura tekker fell-i: ula d imensi ggibbass, ur t essey ara. Tur^a amk ara ḥedmey? Ruḥey s ayla n-egma, ufiy-t yerreere. Yuγ elmal, yesnunnt ayla-s; yehdem elmehzen ez-dat_tebburt.

Yenna-yas:

— Ihi, ruḥ, a mmⁱ, a d-ecbuđ egma-k. Idšen-tekđift: aṭḥedmed ar tameddit atteeyud, anda tufid at-tetṭsed: d win i ttikđift; udi ttamment: d ifasn-ik: ayn ara d-Jemsed s-ufus-ik, ma telluzed, attegged ula d abelluđ: d wini dudi ttamment. Ma d essuq ez-dat_tebburt, d ecci-k ara tesnunnted, adyehdemfell-ak a-lamma temmuted.

Dy^a iruḥ-eđ s ahjam, yehdem amm-akkn i z-d yenna wemyar: simmal ileqqed cwiṭ i-ymassn-is.

(Voir le même apologue in FICHIER, 83, Taqsit el-leđ-yur, p.60.)

TEXTES ANNEXES :

I. Récit faisant partie de la geste de Bou-Amrane.

Un caïd avait choisi une épouse pour son fils. Le soir du mariage, le fiancé retrouvant la femme lui demanda :

- A qui appartient cette tête?
- A mon père et à ma mère, répondit-elle.
- Pars: je te divorce.

Son père lui choisit une autre épouse. Le soir du mariage, à elle aussi, il demanda :

- A qui est cette tête?
- A mon père et à ma mère.
- Va-t'en: tu es répudiée.

Il en fut ainsi pour quatre épouses qu'il renvoya. Son père se fâcha et jura de ne plus s'occuper de le marier.

Une année passa. La mère du jeune homme dit à son mari :

— Homme, c'est mal d'agir ainsi: tu laisses notre fils sans femme alors que nous n'avons presque pas de descendance.

Il répondit :

— J'ai juré: je suis tenu par mon serment: je ne lui cherche plus de femme puisqu'il en a renvoyé quatre.

— Tu as juré, dit-elle: tu ne peux te parjurer: va donc parler à l'un de tes amis qui a des enfants, des filles à marier: il ira choisir lui-même: ce ne sera pas toi qui l'auras marié mais lui-même tout seul.

Il se rendit au marché: il connaissait un vieillard qui avait

Yella yiwen, d elqayed, ijewwǵ-as i-mmi-s. Almi teddattislit, tameddit, yekcem sahham, yenna-yas :

— Wⁱ ilan aqerruy-a? Tenna-yas :

— M-baba d-yemma. Yenna-yas :

— Ruḥ : tebrid.

Yuǵal diǵ-n iǵawd-as baba-s ejjwaj. Diǵ, almⁱ i d-edda, yenna-yas :

— Wⁱ ilan aqerruy-a? Tenna-yas :

— M-baba d-yemma. Yenna-yas :

— Ruḥ : tebrid.

D armi d rebea tilawin, ideggr-itent i-rebea. Yuǵal yeggull baba-s, yerfa : yenna-yas :

— Ur uǵaly ad ak Jewwǵey.

Yeqqim aseggas, tuǵal yemma-s tenna-yas :

— Ay-argaz, d leib ayagⁱ i tḥedmed : tejǵǵid em-mi-k ur as tejwiǵed : urnessⁱ ar^a ig-zaden n-edder-rya. Yenna-yas :

— GGulley, ǵelqey di-limin : ur as jǵjewwiǵey : rebea tilawin ig-degger. Tenna-yas :

— Keččini teggulleǵ, ur etḥennetǵ ara, lameɛna ruḥ weššⁱ abseǵ degg-elbibn-ikyesean dderrya, yesean yessi-s : adi ruḥ adyeḥtir d neṭṭa : mačči dkečč ara s ijewwǵen, d neṭṭa.

Iruḥ eṛ-essuq : yessen yiwen, damyar, yesea seb-

sept filles : six étaient belles, mais la septième disgraciée.

Le fils du caïd alla donc trouver ce vieillard :

— Je voudrais, lui dit-il, une de tes filles.

— Viens donc chez moi : tu les verras.

Avant d'y aller, le jeune homme dit au vieillard :

— Va m'acheter un cheval pour quatre francs.

Le vieillard, docilement, s'éloigna :

— Gens du marché, dit-il, je voudrais qu'on m'en vende un cheval pour quatre francs.

On invectiva contre lui :

— Es-tu fou ? Y a-t-il quelqu'un qui t'en vendrait un cheval pour quatre francs ?

Il revint vers le jeune homme qui lui demanda :

— Que t'ont-ils dit ?

— Ils m'ont demandé si j'étais fou et m'ont dit que personne ne m'en vendrait un cheval pour quatre francs.

— Alors, dit-il, va m'acheter une ombre pour huit sous.

Le vieillard s'éloigna ; le jeune homme voulait seulement éprouver sa sagacité.

— Gens du marché, dit-il, quelqu'un voudrait-il m'en vendre une ombre pour huit sous ?

On lui dit :

— Vieux, es-tu fou ? Quelqu'un voudrait-il arracher un arbre et te vendre son ombre pour huit sous ? Rentre chez toi.

Il revint :

— Que t'a-t-on dit ?

ea yessi-s : setta lant, ti-s-sebba ttaedart.

MMi-s-enni l-lqayed iruh yer-wemyar-enni, yenna-yas :

— Byiy adayer yiwet di-yessi-k. Yenna-yas :

— Eyyay atteddud s ahham, atent tezred.

W-eqbel adyeddu s ahham, yenna-yas weqcic-ennⁱ i-wemyar :

— Ruk ay-iyi-dd asudiw s-errbee.

Irüh wemyar-enni, yuy-as awal : yenna-yasen :

— Ay-at-essuq, awⁱ ara yi-zzenzen asudiw s-errbee.

NNuyen-t-id, ennan-as :

— Tselbed? Yella wⁱ ara k yezzenzen asudiw s-errbee? Ruk, ay abrid-ik.

Yuyal-ed, yenna-yas weqcic :

— Ac^u ik-d ennan?

— NNan-iyi eni tselbed, ma yella wⁱ ara k yezzenzen asudiw s-errbee? Yenna-yas day-en :

— Ruk awi-yi-d tili s-ettmen.

Irüh. Netta d ajerrb igg-eb^a a t ijerreb, slem-sem^d i s-d yenn^a akka. Irüh, yenna-yasen :

— Ay-at-essuq, awⁱ ara yi-zzenzen tili s-ettmen?

NNan-as :

— Ay-amyar, tselbed? Yella wⁱ ara k iqelcen et-tejr^a ak yezzenz tili-s s-ettmen? Ruk s ahham-ik.

Yuyal-ed :

— Acu k-d-ennan? Yenna-yas :

— On m'a répondu: Personne ne va t'arracher un arbre et te vendre son ombre pour huit sous.

Il se mirent en route (pour la maison du vieillard). En chemin, le jeune homme dit:

— Porte-moi, ou bien je te porterai: nous monterons mieux cette côte.

— Fils, répondit le vieillard: je suis bien âgé; toi, tu es jeune: je ne te porterai pas; tu ne me porterais pas.

Il refusa donc. Ils poursuivirent leur route. Arrivé à la maison, le vieillard prit un coq pour l'égorger, mais le jeune homme lui dit:

— Donne: c'est moi qui vais l'égorger.

Il le lui laissa tuer. Il enleva les pattes et le s mit dans le capuchon de son burnous. Quand on apporta le repas, le garçon dit:

— Donne: je vais distribuer les parts.

Il donna la tête au vieillard; le bréchet, à sa femme; les cuisses aux garçons et les ailes aux filles. Pour lui, on lui donna à manger à part. Il mangea dans une assiette neuve. Quand il eut fini de manger, il dit:

— Louna, je la choisirais bien, mais elle a une fêlure.

Les gens de la maison se passèrent l'assiette pour chercher cette fêlure, mais ils ne trouvèrent rien. Le fils du caïd dit:

— Faites-moi un lit: je vais me coucher: je suis fatigué et je tombe de sommeil.

On lui prépara son lit: il se coucha et fit semblant de dormir, mais il ne dormait pas; il ronflait mais c'était simulation: il voulait entendre (ce que disaient les autres). Le vieillard dit à ses filles et à sa femme:

— Je n'en reviens pas: de toute ma vie, je n'ai jamais rencontré un être

— NNan-iyi : Ula wⁱ ara g-đ iqeleen ttejr^a ad ak yezzenz tili-s s-eṭṭmen.

Bdan tikli. Yenna-yas weqcic-enni degg^o-ebrid :

— Bibb-iyi nɣ ak Bibbey, annalⁱ akka d asawen.

Yenna-yas :

— A mmi, nekkini d amyar, keçç d ilemzi : ur k eṭbibby ara, ur iyi teṭbibbd ara.

Yugi. Ruhen-đ. Akken đ-ebb^oden s aḥham, yeddem wemyar-ennⁱ ayazid at yezlu : yenna-yas weqcic :

— Awi-đ : d nekk ara t yezlun.

Yefka-yas-t, yezla-t. Yekks-eđ idarɣn uyazid, yerra-ten s aqelmun-is. Mi đ-sersenimensi, yenna-yas weqcic :

— Awi-đ : d nekk ara yferɣen ayazid.

Yefk^a aqerr^u i-wemyar-enni ; yefka tidmert i-tmeṭ-tut-is ; yefk^a imeššadn i-warrac ; yefka tiferrawin i-teqcicin. Ma d neṭṭa, fkan-as adyeçç wehd-es. Yeçça di-ṭdebsit-tajdiṭ. Akkn ifukk uççi, yenna-yas :

— Luna, ttiferni, Lameena deg-s iyisi.

Fkan taṭdebsit-ennⁱ i-yat-weḥham adnadin ma tes-ε^a iyisi : ur ufin ara. Ineṭq-eđ emmi-s-enni l-lqayed, yenna-yas :

— SSut-iyi-dd adetṭsey : eɣiy, ennuḍmey.

SSan-as adyetṭes. Yesteemelyetṭes, neṭṭ^a ur yet-tis ara : yesherɣur, yesteemel kan adyessemless. Yenna-yas wemyar i-yessi-s yaṭettmeṭtut-is :

— Wehmey : gg^o-asmⁱ i đ-ekkreɣ, ur ezriɣ ara lhelq

aussi singulier.

Ses filles essayèrent d'expliquer, mais en vain, ce que le jeune garçon avait dit. La disgraciée dit :

— Père, si mes soeurs ne me frappent pas, je vais t'expliquer.

Le père, après serment, dit :

— Je tuerai celle qui porterait la main sur toi. Dis-moi ce que tout cela veut dire.

Elle donna ses explications :

— Il t'a dit : achète-moi un cheval pour quatre francs : il voulait parler de chaussures ; il t'a dit : va me chercher une ombre pour quatre sous : il s'agissait d'un chapeau de paille ; il t'a dit : porte-moi, ou bien je te porterai, pour que nous montions cette côte : cela voulait dire : parle-moi, je te répondrai : nous sentirons moins la fatigue de la côte en marchant. A son arrivée, il a égorgé le coq et mis les pattes dans son capuchon : cela voulait dire : si je trouve ce qui me convient, tant mieux, sinon les jambes qui m'ont amené ici me remèneront. Le soir, il a partagé le coq : à toi il a donné la tête parce que tu es le chef de la famille ; il a donné le bréchet à ma mère parce qu'elle est la poitrine de la famille : c'est elle qui fait face aux difficultés ; il a donné les cuisses aux garçons : c'est sur eux que nous comptons ; il a donné les ailes aux filles : elles prennent leur essor pour aller par leur mariage fonder de nouveaux foyers. Il a mangé dans une assiette neuve et dit : Louna, bon parti, mais elle a une fêlure : il voulait dire : ma sœur aînée est bien de sa personne mais on ne peut compter sur elle : elle a un espace disgracieux entre deux incisives (et ferait, de ce fait, presque sûrement mourir son premier mari).

Entendant cela, le fils du caïd rejeta la couverture de son visage et dit :

— Puisses-tu devenir la poutre maîtresse de ma maison !

yecban wa.

Ɔerđent yessi-s az-đ essefrunt, ur đ-ufint ara.
Tenna-yas yelli-s ttađdart :

— A baba, m^a ur iyi kkatent ara yessetm^a, a g-đ essefruy. Yeggull, yenna-yas :

— Tin ara kem yewten, a ƣ enyeƣ. In-iyi-đ kan d acu-t wagi.

Yelli-s tebda tehKayas, tenna-yas :

— Yenna-yak : aƣ-iyi-dd aƣudiw s-erřbee : ttisi-la ; yenna-yak : awi-yi-đ tili s-eƣttmen : d lemdella ; yenna-yak : Bibb-iyi ny ak Bibbey, annalⁱ akka d asawen : hedř-eđ, ka s-ƣur-ek, ka s-ƣurⁱ, annemsalⁱ a-brid, annelku. Yebbeđ, yezl^a ayazid, yerr^a idarřn-is s aqelmun-is : la k yeqqar : ma wfiƣ i yi-eƣben, ataya, neƣ m^a ulac d idarřn iyi-đ yebbin arayi-rren. Tammeddit, yefreq ayazid ; yefka-yak aqerr^u imi d keƣƣ i d bab bbeħham ; yefka-yas tidmert i-yemma : dneƣtat i tidmert bbeħham : d neƣtat ig-eƣqabalen ; yefkayasn i-meřřađn i-warrac : fell-asn i nebbed ; yefkayasent ti-ferrawin i-teqcicin : adesrifgent, adruħent ak² s iħħamn-ennsent, adjewjent ; yeƣƣadi-tdebsittatđit, yenna-yas : Luna ttiferni, lameċna deg-s iyisi : lak yeqqar : Uлама telha nanna, ur en-teqqim degg²-ara, lameċna tesċa tanza deg-mi-s.

Yuyal idegř-eđ emmi-sel-lqayed taduli ģudm-is, yenna-yas :

— A km ig Rebbi ttaġejdit talemast bbeħham-iw!

Il prit donc la disgraciée pour épouse. Le lendemain il regagna sa maison. A son retour, son père lui demanda :

— As-tu choisi une femme?

— Oui, répondit-il.

Il envoya deux domestiques porter les cadeaux à la mariée. Il leur remit les emplettes en double pour chaque chose. En chemin, ils subtilisèrent une moitié, ne laissant que l'autre. A leur arrivée, ils trouvèrent la disgraciée seule, au tissage.

— Où est donc allé ton père? demandèrent-ils.

— Il est allé pêcher des poissons dans l'eau.

— Où est allée ta mère?

— Elle est allée voir quelqu'un qu'elle n'a jamais vu.

— Où sont passés tes frères?

— Ils sont allés en recevoir et en donner.

— Et toi, que fais-tu?

— Je suis entre deux murs.

Quand ils lui dirent : Nous allons repartir, elle leur dit :

— Vous direz à votre maître : Si la lune s'est levée (là-bas) dans son plein, ici elle a bien perdu de son éclat.

Ils partirent. Quand ils arrivèrent, le fils du caïd leur demanda :

— Que vous a dit cette idiote?

— Nous n'avons rien compris, dirent-ils : nous lui avons demandé où était allé son père, elle nous a répondu : Il est allé pêcher des poissons dans l'eau. Où est allée ta mère? Elle est allée, a-t-elle répondu, voir quelqu'un qu'elle n'a jamais vu. Où sont tes frères? Ils sont allés en recevoir et en donner. Nous lui avons demandé :

Yuy taɛdart-enni. Azekka-nnⁱ, iruḥ s aḥḥam-is.
Akken ḍ-yebbēd, yenna-yas baba-s:

— Tjewjed? Yenna-yas:

— Jewjey.

Yefka sin waklan aṭ eɛnun. Yefka-yasen elqedyan,
sin sin di-kul-ci. Ruḥen waklan-enni, degg^o-ebrid ek-
ksen ennefs, ḵḵan Kan ennefs. Akken bbēden, ufan taɛ-
dart wehd-es degg^o-eḥḥam la tẓett. NNan-as:

— Sanⁱ iruḥ baba-m? .

— Iruḥ aḍsegged iselman degg^o-aman.

— Sanⁱ i truḥ yemma-m?

— Truḥ atẓer win wer ḵḵin tezri.

— Sani ruḥen watmatn-im?

— Ruḥn atent aḡen, efken-tent.

— I-kemm, acu la tḥedmed?

— Aql-iyi gr elḥiḍ ed-wayed.

Mⁱ s ennan: Aql-aḡ anruḥ, tenna-yasen:

— Ad as tinim i-ssid-ennwen: Maylul wagur s-lu-
fa, ilul dagi s-ennqes.

Ruḥen. Akken bbēden, yenna-yasen emmi-s-enni l=
lqayed:

— D acu wen-ḍ-enna tmeslubl-enni? NNan-as:

— Ur nefhim ara: nesteqsa-t: Sanⁱ iruḥ baba-m?
tenna-yay: Iruḥ aḍseggd iselman degg^o-aman. Nesteq-
sa-t: Sani truḥ yemma-m? tenna-yay: Truḥ atẓer w i n
wer ḵḵin tezri. Nesteqsa-t: Sani ruḥen watmatn-im?
tenna-yay: Ruḥn atent aḡen, fken- tent. Nesteqsa-t:

Et toi, que fais-tu? Elle nous a répondu: je suis entre deux murs.

Il leur dit:

— Voilà ce qu'elle veut dire: son père est allé négocier du bétail; sa mère, qui est sage-femme, est allée faire un accouchement; ses frères sont allés jouer à se donner des coups de pieds; quant à elle, elle était au tissage. C'est tout ce qu'elle vous a dit?

— Quand nous avons été prêts à repartir, elle nous a dit: dites à votre maître: si la lune là-bas était dans son plein quand elle s'est levée, ici elle avait bien décliné.

Il jura et dit:

— Vous allez me rendre ce que vous m'avez volé en chemin, sinon je vous fais exécuter.

Ils lui rendirent ce qu'ils avaient volé.

Le soir du mariage, il se rendit auprès d'elle:

— A qui est cette tête? demanda-t-il.

— Quand j'étais chez mon père et ma mère, répondit-elle, elle était à eux; maintenant que je suis ici, coupe-la: elle est à toi; laisse-la: elle est à toi.

— Dieu fasse de toi, dit-il, la poutre maîtresse de mon toit, mais prends garde de ne jamais divulguer les secrets de mon foyer: si tu le faisais, tu n'aurais plus de place ici: je le jure: tu es avertie.

Les choses en restèrent là jusqu'à ce que, un jour de marché, elle vit deux hommes qui venaient porter plainte devant le caïd. L'un avait une mule et l'autre, un vieillard, avait une jument qui venait de pouliner; mais le poulain, qui semblait vouloir ignorer sa mère, suivait toujours la mule.

— Ma jument, dit le vieillard au caïd, m'a donné un poulain mais
le propriétaire

I-kmm acu la tħeddmed? tenna-yay: Aql-iyi grelħiđ ed-wayed. Yenna-yasen:

— La wen teqqar: baba-s iruħ adyettJer di-lmal; yemma-s d elqibla, truħ atqebbel; atmatn-is ruħn ad-leeben tiqqar; ma d netťtat, deg-zetť^a i tella. D a-y^a iwen-đ-enna?

— Mi nekk anruħ, tenna-yay: init-as i-ssid-en-nwen: ma ylul dinna wagur s-lufa, ilul dagi s-ennqes.

Yuyal yenna-yasen, yeggull:

— Adiyi-đ-efkem ayen tukremdegğ-ebrideny attem-tem.

RRan-as ayn ukren.

Asmi tedda ttislit, yekcem tameddit-enni, yenna-yas:

— Wⁱ ilan aqerřuy-a? Tenna-yas:

— Asmi lliy yur baba d-yemma, m-baba d-yemma; as-mi lliy dagi, gezm-it: inek; tejj^{et}-t: inek.

Yenna-yas:

— Akm ig Rebbi ttagejdit bbeħham-iw. Lameenalbad-na bbeħham ur tteff^y ara: ma tessufyed-t, ahħam-iw berka-kem. Aql-iyi ggulley, enniy-am.

Teqqim armi d yibbass degğ-ass n^{essu}q, twala lqayed ruħen yur-s adcetkin sin medden, yiwen wergaz yes-ean taserdunt yađ d-wemyar tesc^a ajħiħ tagmart-is. Ajħiħ-enni yenker yemma-s, iruħyetbes taserdunt. Yenna-yas wemyar i-lqayed:

— Tagmart-iw turw-iyⁱ ajħiħ: atanijeme-it-đ bab

de la mule l'a pris en disant que c'était le poulain de sa mule.

— Laissez aller le poulain, dit le caïd : vous pourrez conclure qu'il est issu de la femelle qu'il suivra.

On lâcha le poulain : il suivit la mule, reniant sa mère. Le caïd dit au propriétaire de la mule :

— Emmène ton poulain.

Le pauvre vieux s'en allait en gémissant :

— J'ai perdu le poulain de ma jument !

La disgraciée, regardant par sa fenêtre, lui demanda :

— Qu'as-tu, grand-père ?

— Nous venons de passer en justice devant le c a i d : ma jument m'avait donné un poulain mais qui ne reconnaissait pas sa mère et suivait une mule : maintenant, c'est le propriétaire de la mule qui l'a emmené.

— Le caïd, lui dit-elle, t'a manqué : retourne lui dire, en t'excusant : je voudrais te rappeler seulement ceci : Quand une mule mettra bas, ce sera la fin du monde.

Le propriétaire de la jument se rendit chez le caïd et l u i dit ce que Disgraciée lui avait suggéré.

— De qui tiens-tu cela ? demanda le caïd. Si tu ne me le dis pas, je te fais disparaître.

— Viens donc, Monsieur (le Caïd).

Ils firent à pied la route jusqu'à la maison du fils du caïd :

— C'est là, dit le vieillard : c'est de cette fenêtre que m'est venue la réponse.

Le caïd comprit que c'était sa belle-fille q u i avait parlé a u propriétaire de la jument. Il envoya chercher l'homme à la mule et lui dit :

n-etserdunt, la yeqqar d emmi-s.

Yenna-yasn elqayed:

— Dleqt-as i-wejhih: tin yetbee telham ines.

Dleqn-as i-wejhih, yetbee taserdunt, yenker yemma-s. Yenna-yas elqayd i-bab n-etserdunt:

— DDm ajhih-ik.

Amyar-ennⁱ iteddu yetru:

— Atan iruh-iyi mmi-s en-tagmart-iw.

Tdall-eđ teđdart-enni di-ttaq, tenna-yas:

— Acu k yuqn, ay-amyar? Yenna-yas:

— Nruh nemcaree yul-lqayed: tagmart-iw turw-iyⁱ ajhih, yenker yemma-s, yetbee taserdunt: tura, d bab n-etserdunt it ijemsen. Tenna-yas:

— Lqayed yecca-yak awal: ruh-in-as: semmⁱ-iyi-n, ad ag-d iniy yiwen wawal: Asmⁱ ara tarew tserdunt, at-tenger eddunnit.

Yuqal bab en-tagmart yul-lqayed, yenna-yas ayn i t-id-weşsa teđdart. Yenna-yas elqayed:

— Ansⁱ i k-d yekka wawal-agi? M^a ur iyi-d-enniđ, ara k enyeq. Yenna-yas bab bbejhih:

— Eyy^a anneddukel, a sidi.

Lehhun, lehhun, armⁱ i d-yebbeđ sahham-enni n-emmi-s el-lqayed, yenna-yas:

— Huyt-it: si-ttaq-inn^a i d-yekka wawal.

Lqayed yeşqel belli ttameţţut n-emmi-s is-d yennan i-bab en-tagmart. Iceggee yer-bab-enni n-etserdunt, yenna-yas:

— Fais sortir le poulain.

Puis, quand l'animal fut dehors :

— Ce poulain, dit-il, n'est pas à toi : il appartient au propriétaire de la jument : qu'il le prenne.

Le vieillard l'emmena, tout heureux.

Le fils du caïd arriva chez lui et dit à sa femme :

— Je t'avais prévenue : le jour où tu trahirais le secret de notre ménage, (pour toi ce serait :) ce qui te fait plaisir, laisse-le ou emporte-le mais plus de place pour toi dans ma maison.

La disgraciée prépara une omelette, la fit cuire puis, prenant un flacon de narcotique, elle en versa dans la portion de son mari : il mangea et tomba en catalepsie. Quand elle le vit à terre, elle apporta un coffre, l'y disposa et referma le couvercle sur lui. Elle envoya chercher des domestiques :

— Votre maître, qui est absent, dit-elle, vous fait dire de me charger ce coffre et de m'emmener aussi, chez mes parents, car je m'en vais.

— Il risque de nous faire des reproches, dirent-ils, de nous demander des raisons...

— Il ne vous dira rien, répondit-elle : c'est lui qui a donné les ordres.

Ils amenèrent la voiture, chargèrent la caisse et partirent.

Un jour après que le jeune homme eût absorbé le poison, vingt-quatre heures après exactement, il commença à frapper contre le couvercle du coffre. Elle lui ouvrit. Avec des yeux égarés, il demanda :

— Pourquoi suis-je ici ?

— SSufy-ed ajhik-enni.

Yessufy-it-id, yenna-yas :

— Ajhik-enni, maççⁱ inek : m-bab en-tagmart; ed-
dm ajhik-ik.

Yeddm-it-id wemyar, iruh yefreh.

MMi-s el-lqayed ata yebbeds ahham, yenna-yas i=
tmettut-is :

— Niy enniy-am, asmⁱ ara tessufyed elbadna bbeh-
ham-iw, ig-ezizn ejj-it, ig-ezizn awi-t, ahham-iw
Berka-kem.

Tekker teedart tewqem tacebbat, tnawel, teddem
taqerçett n-essikran, tweqm-as i-tcebbat bbergaz-is.
Netta yeçça-t, yesker amm-in yemmuten. Mi twal^a ar-
gaz yeyli, teddm asendug, terra-t yer-s, tsekk^o-it.
Tceggee s aklan, tenna-yasen :

— Lawen yeqqar essid-ennwen, -nett^a iruh, — a
d iyi teebbim asendug-ennⁱ, ad iyi ternum nekkini,
yul-lehl-iw, adruhey. NNan-as :

— Ad ay yennay : nugad ad ay yinⁱ acimi...

Tenna-yasen :

— Ur awen yeqqar ara : dnett^a iyi-weşşan.

Bbin takerrust, sebban asendug, bbin-t, ruhen,
ddan yid-es.

Armi d elweqt-amⁱ ig it yeçça, d elweqt er-el-
weqt, argaz yebda la d-yekkat ef-tebburt usendug. Tel-
li-yas-t-id. Yeskd akka, yenna-yas :

— Acu yi-d yebbin yer-da?

Elle dit :

— Ne m'as-tu pas dit : ce qui te plaît, laisse-le ou emporte-le?
Pour moi, rien de plus cher, après Dieu, que toi-même.

Il dit :

— Dieu fasse de toi la maîtresse poutre de mon toit.
Il lui rendit sa place.

*II. Fragments poétiques faisant mention de Bou-Amrane,
(au cours de la cérémonie de azenzil-lkenni, pendant les réjouissances du mariage traditionnel).*

Nous entrerons dans la nouvelle maison, construite pour durer.
Quand se présentera Malik Soual (le fiancé),
Il lui parlera dans la langue convenable.
Bou-Amrane se présente de dos,
Pour rendre aux mariés toutes leurs possibilités de bonheur conjugal.

Bou-Amrane, lion redoutable,
Je t'en prie, ô noble, laisse-moi partir.
J'avais un coffre de pièces d'argent :
Celui qui demandait ma fille l'a emporté : il est perdu pour moi.
Le henné sera pesé,
Il prendra la route rapidement.
L'appliquera le lion puissant

Tenna-yas :

— Yak tennid-iyi : Igg-ezizen, ejj-it ; igg-ezizn, awi-t : nkk ur eziz fell-i wacemmek B-ehlaf Rabbi d-keçç.

Yenna-yas :

— Akm ig Rabbi tagejdit talemast bbehham-iw !
Yerra-~~g~~-id.

Ahham ajdid at nekcem, yebnattiymit :

Mi d-yekcem Malik-esswal,
Az-d yehder s-etrebbanit ;
Bu-Emran yezzⁱ asrur-is,
As yeyrem tid n-eddunnit.

Bu-Emran, izm ayilas,

Thil-k, a ljid, serrh-iyi :
Seiy asenduq n-erryal :
Yebbi-t wehlaji, iruh-i ;
Lkennⁱ adyennektal,
A d-yawⁱ abrid dahdahi :
At yeqqen wesbee el-lyul

Qu'on a élevé sous les tentes.

III. *Fragments disjoints empruntés au folklore local.*

Quelle aventure, celle de Bou-Amrane,
Quand il descendit de monture!
Il saisit un serpent qu'il prenait pour un morceau de bois
Et le serpent le piqua, mes amis.
Il donna le conseil et la consigne
A ses enfants:
Ne faites pas le bien,
Mes enfants: les temps sont trop mauvais.

Mes amis, combien pleurait Bou-Amrane
Lorsqu'il se mit en colère!
Etait-ce la fatigue de la route
Ou avait-il trop longtemps marché?
Au jour de la Grande Fête,
La brebis a été égorgée par les siens!

Comme le disait Bou-Amrane:
J'ai rencontré un homme chargé:
Le travail très pénible,
Nous le ferons en nous aidant à tour de rôle;
Quant à celui qui est facile,
Il ne donne pas de peine.

I d-rebbañ g-ecclahi.

A tadyant em-Bu-Ėemran,
 Mⁱ ig-ekkr adyers :
 Yett^f azrem, i^yill d asyar,
 Ay-atm^a, almⁱ i t yeqqes.
 La yetwekkid, yetweŝsi,
 Yetweŝsi di-tarwa-ynes :
 Ammar wi-ħeddemn elħi^r,
 A tarwa, zzman yenyes.

Aħi, d wa yru
 Bu-Ėemran mi d-yeqlelles,
 Wi ss ma d eccedda n-tikli
 Ne^y d abrid idd-ifureŝ :
 Deg^g-ass el-leid tameq^rant,
 Tiħsi nyan-t idamnn-ines.

Akkn i s yenna Bu-Ėemran :
 Atan ufiy-t iġebba :
 CC^yel yellan d azayan,
 A t nemħami s-ennuba ;
 CC^yel yellan d afessas,
 Ulac deg-s elġetiba.

Le travail pénible,

Laissons-le (aux soins) du Tout-Puissant ;

Celui qui est facile,

Aidons-nous mutuellement à le mener à bien.

CCyel yellan d aweeran,
At nejj i-bab el-lqedra;
CCyel yellan d asehlan,
At nemhami s-ennuba.

T A B L E

<i>AVANT-PROPOS : Loqman et Bou-Amrane</i>	<i>1</i>
<i>Eléments biographiques</i>	<i>9</i>
<i>Débats matrimoniaux</i>	<i>14</i>
<i>Bou-Amrane et ses enfants</i>	<i>42</i>
<i>Sagesse de Bou-Amrane</i>	<i>82</i>
<i>Textes annexes</i>	<i>107</i>
